

**Georges Panneton**

**LA TRANSPOSITION  
PRINCIPE DE LA TRADUCTION  
SON RÔLE ESSENTIEL DANS L'INTERPRÉTATION DE LA PENSÉE  
SA VALEUR DE BASE TECHNIQUE**

Thèse présentée à l'Université de Montréal,  
Faculté des Lettres  
par  
Georges Panneton



Octobre 1945

## INTRODUCTION

Nous nous proposons, dans ce travail, de mettre en relief le rôle actif de la transposition dans l'art de traduire.

Nous tenterons de démontrer que, traitée généralement comme synonyme ou épigone du mot traduction, la transposition, qui en est l'élément principal y devient subordonnée et secondaire; que, négligeant de s'inspirer de son étymologie (ponere, trans : au delà) le traducteur, influencé plutôt par celle de tradere, tend à faire œuvre littérale ou timide. Nous énonçons que la transposition considérée, au contraire, comme principe même de la traduction, en est l'instrument (instruo. ere : construire) qui confère à l'œuvre une liberté d'essor et une puissance d'interprétation illimitée.

Pénétré de cette vérité, dégagée d'outrance ou d'abus, nous nous efforçons, au cours des lignes qui suivent, de présenter la transposition et son corollaire la modulation (transposition partielle) comme facteurs déterminants de perfection en l'art de traduire, et implicitement comme base d'une théorie de cet art, sans statuer toutefois sur ce point particulier<sup>1</sup>.

Nous tenons également pour contingences d'ordre didactique les mesures ou les systèmes pédagogiques dirigés contre l'anglicisme filtrant, ou l'archaïsme fossile; certains préjugés stérilisants et telles locutions faussaires,<sup>2</sup> funestes entraves mais qui sont, à l'examen, éliminables, comme on l'a judicieusement préconisé, par le rattachement linguistique du rameau canadien à sa souche, au moyen, entre autres recours, de la prolongation, en constante et en qualité, de l'accroissement de la matière littéraire française survenue en temps de guerre.

Nous avons, pour le même motif d'ordre, omis délibérément la traduction franco-anglaise, considérant que l'établissement du principe fondamental de la traduction, qui seul

---

<sup>1</sup> Règles et méthodes appliquées aux cours de l'institut de Traduction.

<sup>2</sup> Il est des locutions innocemment perverses ou inhibitives de progrès : celle de Delacroix "La nature est couleur plus que ligne" fit surgir une génération d'apostats du dessin. "Parler à la française" faux-nez d'un "juste milieu" imaginaire, insoutenable par son absurdité, ne fut pas moins fertile en renégats, ou profanateurs à tout le moins, de la langue mère.

nous importe, vaut pour la traduction en général, et que, d'autre part la production franco-anglaise à cet égard n'offre que peu d'exemples particulièrement probants. Nous réservons de traiter ultérieurement cet aspect, où, du reste, aucune autre langue n'a brillé encore à l'égal du français, pour une raison, tout au moins, que nous citons à la page 71. Nous plaçons directement notre sujet sur le plan effectif où se rangent, en pratique, le traducteur de première catégorie<sup>3</sup> et la culture générale que sa fonction requiert.

Nous avons voulu, à cette fin, donner à notre étude une structure logique, en esquissant d'abord l'histoire générale de la traduction. Nous avons tâché d'y accentuer le graphique insensiblement ascendant de l'art de transposer, synchrone de la progression littéraire, jusqu'à l'apogée du mouvement de traduction mondiale concordant avec les développements ethniques et l'évolution des deux prototypes de langues adultes néo-européennes, l'anglais et le français dont la double impulsion est, sans conteste, primordiale sur le continent américain.

Notre dessein réfléchi de servir le rôle essentiel que la géographie physique et politique de ce pays impose au traducteur canadien bilingue nous a conduit, comme nous l'avons expliqué ci-dessus, au choix exclusif d'exemples et d'extraits de ces deux langues. Le cumul inévitable de citations et d'emprunts qui en résulte ne constitue aucunement, dans notre intention, une revue critique des ouvrages traduits. Nous ne visons qu'à l'analyse raisonnée des passages cités comme modèles de transposition spontanée ou délibérée, comme traits de divergence ou de coïncidence du génie d'une langue avec celui de l'autre.

Nous avons enfin pour unique but d'établir sur la notion définitive de l'autonomie et de l'infinie flexibilité de la transposition, essence de l'art de traduire, un critère sûr de traduction méthodique et universelle.

Nous avons la conviction de faire, par cette entreprise, d'esprit culturel, œuvre

---

<sup>3</sup> Il y a cinq catégories de traducteurs : 1- les latinistes, 2- les non latinistes, 3- ceux qui se croient au fait de la langue anglaise, 4- les anglicistes autorisés à s'estimer assurés contre la duplicité des mots 5- ceux qui ont fait dans leur esprit un mélange indissociable des deux langues. "Avec ceux-ci on perd son temps et sa peine". (De Rocquigny, les faux amis).

## LA TRANSPOSITION PRINCIPE DE LA TRADUCTION

patriotique, sociale, et... “charitable”<sup>4</sup>, comme il sied de dire sans immodestie, croyons-nous, après un éminent dénonciateur de la perfidie des mots... en traduction.

---

<sup>4</sup> De Rocquigny “Les Faux-Amis” (introduction)

## LIVRE I

### Chapitre I

La traduction, par les nuances diverses de son étymologie latine, de Cicéron à Aulus Gellus qui le premier, au II<sup>e</sup> siècle, l'emploie au sens de traduire, offre une mosaïque d'expressifs vocables, reflets de la motilité spirituelle et physique de l'homme. Trans : duco : mener, conduire, tirer, guider, convaincre, exciter, charmer, transposer, faire passer, transposer d'un lieu dans un autre, d'un rang à un autre; puis diffamer, déshonorer, péjorative extension chez Pétrone (en 66), qui l'apparente analogiquement à tradere : donner, enseigner, offrir, transmettre, livrer et... trahir<sup>5</sup>. En compensation trado nous "livre" un joyau : traditio, gemme égrisée des acquisitions de l'espèce, transmises plus brillantes et facettées, de génération à génération.

La traduction est donc un fait linguistique spécifiquement lié à l'histoire de l'humanité, depuis sa phase biblique jusqu'à ses modernes raffinements d'expression.

Elle est un rouage essentiel des relations, des échanges, du développement et de la pénétration des races entre elles. De caractère intellectuel, elle est l'apanage cérébral exclusif de l'homme civilisé, un signe distinctif de sa spiritualité et de sa sociabilité. Instrument de médiation commerciale, scientifique, philosophique ou politique depuis les premiers âges, elle est fonction intégrante de l'espèce humaine, de son activité, de ses aspirations, de son destin.

Loin d'être "un exercice facile et mécanique qu'un vain peuple pense"<sup>6</sup>, la traduction est le truchement vital par quoi les peuples, à travers le réseau de leurs dialectes virent leurs concepts épars et embués s'éclaircir, et converger sur une plus saine philosophie de vie, un altruisme plus haut.

Aussi nous est-il donné d'apercevoir, grâce à cette haute-lisse, depuis la tour des fils de Noé jusqu'à notre Société des Nations, la trame ténue, mais sensible de cette évolution.

Et Babel, exactement Bab-Ilou, qui veut dire Porte de Dieu, et n'implique confusion

---

<sup>5</sup> Claudien un des derniers représentants de la poésie latine au IV<sup>e</sup> siècle.

<sup>6</sup> M. Pierre Daviault (Amérique Française, oct. 1944)

que de nom, faute... que de traduction; et la forteresse de Genève, erreur... que de psychologie, restent, malgré leur écroulement, les symboles démonstratifs, dans le temps, d'une volonté des hommes de se mieux interpréter et de s'entendre.

Or, entre ces deux créations distantes du génie terrestre, un phénomène s'était accompli comme pour en éclairer mieux le sens, tranchant, à l'horizon du monde vivant, la ligne crépusculaire des dieux, de l'aurore du christianisme. Sous le grandiose emblème des langues de feu, l'Éternel dispensait le don des idiomes aux douze disciples inspirés, première et auguste assemblée de polyglottes, traducteurs sublimes de l'Ichtys, mystérieuse incarnation d'un humanisme nouveau, définitif.

La traduction, dès lors, puissant facteur de cohésion et de fraternisation des peuples, suivait leur évolution, lente ou rapide, s'adaptant, docile, à la morphologie capricieuse de leurs langages. Fidèlement attachée à leurs vicissitudes ou à leurs métamorphoses, elle les suit à travers les siècles. Du paganisme mourant à la chrétienté ascendante, elle est l'adjuvant obscur mais certain de la pensée humaine. De la Vulgate à la somme théologique, du fabliau grec ou arabe au proverbe oriental, des hiéroglyphes aux sciences et belles-lettres de l'occident, elle est le guide intellectuel, le flambeau d'une humanité inquiète, tourmentée d'intuitives notions des mondes, du sien, de soi-même, des lois troublantes qui l'emportent irrésistiblement à une destinée fatale et glorieuse.

La traduction a présidé à toutes les étapes de cette ascension. Égérie bénéfique et nécessaire, elle en a jalonné les péripéties diverses. À la gloire de cette faculté supérieure de l'homme s'attachent les noms prestigieux de personnes et de communautés vouées à l'enseignement ou aux recherches de la vérité : Plin 79 ap. J.C., St-Jérôme (331-420), St-François-Xavier (1506-52), l'ordre des Bénédictins et nombre d'anonymes génies auxiliaires du prosélytisme chrétien. Organisme urgent désormais des relations mondiales, dans le tumulte, et le choc même, des conflits aussi bien que sous l'arc-en-ciel du pacifisme et de la fraternité, la traduction, catalyseur, si l'on peut dire, des pigments infinis de la pensée, demeure entre les peuples le principe le plus actif et le plus liant de leur fusion. Elle s'affirme comme une constante entre toutes les langues.

La création, d'autre part, d'une langue unique, pour obvier à l'obstacle

incommensurable de la diversité complexe des idiomes, apparaît de plus en plus entreprise gigantesque vouée à l'implacable échec.

À la réalisation totale du rêve utilitaire d'une langue universelle s'oppose l'évolution concomitante d'un peuple et de sa langue, obstacle inéluctable qui depuis des siècles déjoue les tentatives les mieux concertées et les plus obstinées, laissant toujours la traduction maîtresse souveraine des divergences morphologiques et étymologiques qu'impriment aux langages respectifs des collectivités, l'ambiance, l'orientation, les mœurs, les coutumes, le régime de vie de chaque contrée du globe. Ce fait d'observation est si incontestable, que telle encyclopédie en 500 langues et dialectes, entreprise par Adelung vers l'an 180 se trouva entièrement périmée à la compilation du quatrième volume,<sup>7</sup> et il constitue à ce point une norme que, à 500 ou 600 ans près, chaque langue ne se peut reconnaître ni comprendre elle-même qu'à l'aide d'un lexique ou d'un glossaire.

À la vérité, à moins de recourir au latin qui a donné ses preuves, en établissant à lui seul, durant plus de mille ans, une réelle fraternité européenne, toute expérience de ce genre, renouvelée des Phocéens,<sup>8</sup> fût-elle si astucieuse et aguichante que de s'appeler "basic" s'achoppera, embryonnaire, à la foi susdite.

Comme la pierre de Sysyphe, elle s'éboulera au socle de la trilogie monumentale qui célèbre cette loi : concomitance d'évolution des langues et des peuples (Ch. Darwin); sémantique, science de l'évolution des langues (Michel Bréal); La vie des mots (Darmesteter). Et la traduction demeurera l'indispensable lien des langues, le fil d'Ariane de leurs méandres, le diapason normal des esprits tendus, de tous les points de la terre civilisés,

---

<sup>7</sup> C'était le deuxième échec après celui du *Linguarum Totius Orbis vocabularis* commandé à l'Allemand Pallas par Catherine II de Russie et inspiré des travaux antérieurs de Leibnitz (1646-1716).

<sup>8</sup> Race chaldéenne établie sur la côte orientale de la Syrie entre le Lyban et la Méditerranée. Ils proposèrent aux peuples de ces rives (24<sup>e</sup> siècle av. J.C.) un alphabet d'où dérivent la plupart des alphabets du monde entier.

## LA TRANSPOSITION PRINCIPE DE LA TRADUCTION

au périégée de leurs secrètes affinités, l'accord harmonieux de leurs communs idéals<sup>9</sup>.

---

<sup>9</sup> Le ministère de l'éducation nationale du Gouvernement français se propose de créer un Office international de la traduction ("Pour la Victoire" 7 avril 1945).



## Chapitre II

Faut-il, cependant, tenir pour chimérique absolument le vieux rêve d'une "pax romana" rajeunie; et pour utopique plus encore, la pensée belle de Raimbaud : "Toute parole étant idée, le temps d'une langue universelle viendra"?

Un fait d'histoire y apportait voilà deux cents ans à peine, une réponse concrète, par la révélation au monde,<sup>10</sup> de l'unité d'origine des langues et éclairait comme d'un faisceau ardent leur filiation, jusque là nébuleuse, du sanscrit<sup>11</sup> aux langues modernes indo-européennes. De ce fait un autre surgit non moins probant : la suprématie de deux des langues issues du sanscrit; le français et l'anglais. Par leur maturité plus parfaite, ces deux langues dominant d'emblée le groupe indo-européen. Le principe qui leur assigne la place culminante s'étaie de l'axiome naturaliste : "proportion exacte entre la durée de l'enfance d'un organisme vivant et celle de sa vie entière".

Or, cet axiome établi, au bénéfice de la nécessité fondamentale de la traduction anglo-française et franco-anglaise, que :

- 1<sup>0</sup> l'anglais, de formation latine quatre fois séculaire, "forgé sur l'enclume de Rome"<sup>12</sup> grâce à huit siècles de maturation, est le type le plus moderne des langues";<sup>13</sup>
- 2<sup>0</sup> le français, de gestation plus longue que l'italien et l'espagnol (déjà arrivés à maturité au moyen âge)<sup>14</sup> eut une enfance de huit siècles;

---

<sup>10</sup> À la conquête de l'Inde par les Anglais 1763.

<sup>11</sup> Qui veut dire : policé, parfait.

<sup>12</sup> Discours de Stanley Baldwin, Congrès de la Classical Association, 8 janvier 1920.

<sup>13</sup> M. A. Meillet, membre de l'Institut, professeur au Collège de France.

<sup>14</sup> Sorte d'arrêt de croissance? – par carence d'une élite de la science et de la langue littéraire à conserver et à augmenter les moyens d'expression, à marquer et varier les nuances morphologiques et phonétiques d'un idiome, "tout en l'adaptant à l'évolution qui est la vie" – (Albert Dauzat. "Tableau de la langue française", introduction p. 9) L'Italien ni l'Espagnol ne connurent comme les Gaules, après la conquête romaine les contre-courants dialectiques pour la prépondérance (contre-poids à la déviation); puis le frein posé par les Capétiens (Hughes Capet imposant la Coutume de Paris) : contre-digue aux pertes et aux déchets des vocables et des formes dialectiques.

## LA TRANSPOSITION PRINCIPE DE LA TRADUCTION

- 3<sup>0</sup> L'anglais et le français passés tous deux de la phase synthétique à l'analytique<sup>15</sup> ont atteint la période adulte;
- 4<sup>0</sup> des 1500 langues indo-européennes parlées par la moitié de la population du monde, la langue anglo-saxonne tient numériquement le premier rang,<sup>16</sup> puis vient le français (60 millions);
- 5<sup>0</sup> l'étude des différences entre les deux langues, grâce à leur promiscuité étymologique, leur commun fonds latin et leur impressionnant arsenal de racines grecques, constitue une discipline de la pensée;
- 6<sup>0</sup> de la compréhension même des caractères respectifs des deux langues, résulte une maîtrise que ne donne l'étude d'aucune autre langue<sup>17</sup>;
- 7<sup>0</sup> qu'elles sont une somme des autres langues, le tuf, en quelque sorte, des langues vivantes, comme le grec et le latin en restent l'ossature.
- Ces deux langues du groupe indo-européen nées de deux courants d'émigration

---

<sup>15</sup> Langues synthétiques; à flexion; qui expriment les sentiments variables par flexions ex : le chinois.

Langues analytiques : qui expriment par mots précis, les rapports et les aspects individuels.

<sup>16</sup> Elle reste manifeste et inchangée depuis que le traité de Ryzwik et la chute du Premier Empire de la France ont minimisé quelque peu, non infirmé celle du français qui garde toujours sa précellence (Robert Estienne, XV<sup>e</sup> siècle) et "son Universalité" (Rivarol, 1753-1801). Il y a 225 millions d'anglophones par le monde :

200 millions d'américains

7 millions d'Anglais

7 millions de Canadiens Anglais

7 millions de Canadiens Français bilingues; indice important de la cote linguistique sur le marché mondial de la traduction.

Cette primauté de l'anglais se corse en Amérique de trois complexes sémantiques 1- l'accélération du tempo de transformation 2- la corruption du langage 3- l'évolution en idiomes argotiques.

<sup>17</sup> "Cette affaire de l'Espagnol" M. Louis Foley professeur à Western Michigan College Kalamazoo Michigan. (Le Travailleur, Worcester, 8 février 1945).

phérorique,<sup>18</sup> “ont depuis le XVII<sup>e</sup> siècle fait la plus grande fortune et, par une analogie vieille de mille ans, sont précisément celles qui sont restées le plus jeunes, (paradoxe surprenant, mais significatif), les plus représentatives de la civilisation en marche”<sup>19</sup>. Un même destin, par une coïncidence aussi symbolique, les réunit toutes deux sur le point du Nouveau-Monde et les lie indissolublement au sort des deux races civilisatrices du continent américain<sup>20</sup>.

Aussi bien ici se forme le nœud du sujet de cette thèse. Sous cet aspect exceptionnel qui la soude à la vie même de ces deux langues, la traduction prend à nos yeux une ampleur singulière, comme lourde de volontés fatidiques. Des plus hautes sphères aux prosaïques domaines, n’apparaît-il pas sous ce jour plus que jamais l’instrument parfait de l’œuvre d’intelligence et de solidarité humaine qu’amorcèrent jadis, généreusement, en la plaçant bien haut parmi les vertus civiques, les glorieux fondateurs de notre Confédération.

Combien nette et précise se dessine, à la lumière des vérités ci-dessus, la tâche qui incombe aux ressortissants directs de cette portion, à eux dévolue, du continent américain, le Canada, puissance internationale, ainsi que le désigne objectivement un éminent

---

<sup>18</sup> Le premier de l’Asie vers l’Iran, le deuxième vers l’Europe, et subjuguent le monde grec, latin, teuton, celte, slave, et diverses affiliations d’où s’excluent le basque et le finnois.

<sup>19</sup> “Le français écrit M. Louis Foley, c’est la clef d’un vaste royaume culturel celui d’une nation dont la tradition littéraire a été en Europe la plus cohérente, la plus progressive dans son évolution; la clef d’une littérature qui était déjà étonnamment réaliste à bien des égards, dès l’époque reculée du moyen-âge; d’une littérature qui a toujours respecté les droits du sentiment sans verser dans la sentimentalité, cette faiblesse des écrivains anglais, même classiques.” (voir note 9)  
“L’anglais pour se traduire en français doit laisser de côté beaucoup de métaphores et de comparaisons qui, en passant de l’anglais au français deviendraient forcées ou criardes” (M. Louis Foley, “Le Travailleur, Worcester, 8 février 1945)

<sup>20</sup> With a little knowledge of the evolution of English itself, of the parallel evolution of teutonic languages and of the modern descendance of latin as set forth... the American or the Britan *has therefore a key to ten living European languages*. No one outside the Anglo-American Community enjoys this privilege; and no one who knows how to take full advantage of it need despair of getting a good working knowledge of the language which our nearest enighbours speak (Bodmer “The Loom of Languages”).

représentant de la lignée linguistique indo-européenne<sup>21</sup>.

Fortuite ou divinatoire, cette définition de la mission canadienne est comme l'écusson de nos quartiers de noblesse.

Qui donc a dit aussi avec autant de justesse, que nous étions de par notre condition ethnique, et notre situation géographique sans doute, un peuple de traducteurs?

Quelque fine malice qu'il y entrât à l'origine, la formule nous sied. Il nous appartient de la faire belle et grande (comme on a dit de l'amour) par ce que nous y mettrons. Nimbée déjà d'intellectualité, elle porte en soi son efficace. Sorte de greffe allégorique d'union, comme jadis deux maisons duciales entées par les liens du sang gardaient leurs armoiries respectives.

Sous le signe prestigieux du bilinguisme, ainsi qu'il convient de la faire ressortir, évocatrice des plus hautes civilisations, cette définition nous confère, en dépit d'une argueuse assertion,<sup>22</sup> une distinction unique dans la hiérarchie des peuples. Le faut-il attester?

“A new european order in a new world order in which no nation enjoys favored treatment will be one in which every citizen is bilingual. Welsh or South African children are brought up to be bilingual”<sup>23</sup>.

Les Canadiens présentent un complexe de supériorité ethnique. Ils possèdent cette grâce d'état. Leurs éducateurs éclairés y ont participé largement en formant une élite professe en les deux langues officielles. Une phalange de maîtres a pourvu la population intellectuelle d'une floraison d'ouvrages didactiques,<sup>24</sup> codes précieux pour le traducteur, à l'égal des meilleurs productions des États-Unis et de France dans ce domaine.

### Chapitre III

---

<sup>21</sup> M. André Seigfreid “Le Canada puissance internationale”.

<sup>22</sup> Rémy de Gourmont “Esthétique de la langue française” “Les peuples bilingues sont presque toujours des peuples inférieurs”.

<sup>23</sup> Bodmer (The Loom of Languages).

<sup>24</sup> MM. P. Daviault, Gérin, L. Lorrain, entre autres, sans omettre la Société du Parler Français.

Défini le caractère général de la traduction, sa pérennité logique démontrée, ainsi que son importance capitale au Canada, il reste à étudier ses modes d'application, imprécis en général, plus empiriques que rationnels. À la lumière de ces faits et de l'œuvre accomplie dans cette voie, il peut sembler possible d'élaborer un code du complexe et épineux labour de la traduction.

Le champ d'investigation dans ce genre d'activité abonde en péripéties, depuis l'antiquité; les incidentes étranges ou admirables y fourmillent, et, s'y accumulent pour la surprise ou la joie de l'explorateur curieux et amusé, des enseignements délectables autant que de désopilantes bévues. Les grimoires des beaux esprits ou des penseurs en ont transmis un florilège où, comme Klepsydres et tabatières en vitrines, s'enchassent les coquilles et les "perles" fameuses. Entre autres, celle de Pline le naturaliste qui, victime de l'analogie, en traduisant Démocrite, écrit :

"Le caméléon ressemble exactement au crocodile qu'il égale en grosseur"

Malencontreusement pour Pline, *crocodilos* n'est pas *crocodilus* (crocodile) et signifie lézard!...

Méprise identique s'est stéréotypée à travers les âges dans l'adage : "il est plus facile à un chameau de passer par le chas d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux". Le texte grec porte *KAMILOS* (cable) non pas *KAMELOS* (chameau)! Erreur assez... volumineuse!...

Outre les contresens, les déformations, qui sont de deux genres au moins (volontaires et involontaires) égailent la traduction écrite ou parlée : "Sum vox clamantis in deserto", allusion à la prédication de l'ermite devant la foule assemblée dans le désert, est communément entendue à l'inverse".

L'aphorisme : "The struggle for life" par quoi Darwin désigne le rôle de l'instinct de conservation,<sup>25</sup> n'est-il pas devenu, ô dérision! le slogan de l'affairisme, de la vénalité, voire du "racket"?

Au cours du moyen âge, Aristote ne fut-il pas mis à mal de désinvolte façon?

Par une épigramme, qui n'est pas d'agneau, Horace ne change-t-il pas l'hédonisme

---

<sup>25</sup> "De l'origine des espèces"; "Variabilité des espèces".

intellectuel et moral d'Épicure en celui d'un pourceau?<sup>26</sup>

Il en est de moins cyniques : L'auteur de *Manon l'Escaut* (l'abbé Prévost 1692-1763), qui courait le cachet avant d'écrire ce chef-d'œuvre, eut à traduire un certain "Voyage de Townston" dans lequel l'auteur raconte que le navigateur anglais, démuné de toutes ses grandes voiles par la tempête, n'eut plus d'autre recours qu'une bonnette (bonnet) mot emprunté à la marine française qui veut dire petite voile. L'abbé Prévost en béotien traduit : "Townston suspendit à son mât *un vieux bonnet* avec lequel il réussit à conduire le bateau à l'île de Whight".

Plus récemment un reporter français devait lui damer le pion. De Londres, ce journaliste télégraphia aux quotidiens de Paris le compte-rendu d'une pièce à thèse dont il traduisit à sa manière le titre :

"The love's last shift"<sup>27</sup>.

Le lendemain les journaux, à la grande joie des amateurs de théâtre croustilleux, publiaient en grosses manchettes :

"*La dernière chemise de l'amour!*"

Du monceau de bourdes et de contresens de traduction accumulés au cours des âges, naquit la locution qui les flétrit : "traduttore, traditore". On l'attribue à Joachim du Bellay : "Les mauvais traducteurs, aurait écrit l'auteur de "Défense et illustration de la langue française", seraient mieux nommés "traditeurs"<sup>28</sup>.

Il est des erreurs, à la vérité plus justiciables encore d'un tel verdict. L'article X du pacte de la Société des Nations en recèle une notoire qui, dit-on, aurait fait craindre au Gouvernement américain de se voir entraîner dans des complications possibles, et aurait contribué à le détacher de la Société des Nations. L'article est ainsi conçu : "In case of any aggression or in case of any threat or danger of such aggression the Council shall *advise upon* the means by which this obligation shall be fulfilled".

---

<sup>26</sup> Epicuri de grege porcum

<sup>27</sup> Shift : expédient; chemise de femme.

<sup>28</sup> De traditum, supin de trado voir p. 1.

La version française rendant *The Council shall advise upon* par “*le conseil avise aux moyens de satisfaire à cette obligation*” constitue plus qu’une erreur d’écolier propre à lui coûter, pour son désinvolte traitement des postpositions, tout juste son bachot; elle contrevient, en fait, à l’esprit d’un article du traité de Versailles<sup>29</sup> qui stipule que les textes anglais et français font foi l’un de l’autre, et qui énonce le principe formel de l’indépendance politique de tous les membres de la Société des Nations. Grave impair! on le conçoit, et susceptible de prendre aux yeux des moins hostiles, figure de trahison. La boutade de Talleyrand bascule : “plus qu’une faute... un crime!” En pareille conjoncture diplomatique moins qu’en toute autre, nul bénéfice, nulle mansuétude spontanée n’atténue la coulpe.

Aussi flagrante bien que moins lourde de conséquences assurément nous apparaît celle d’un<sup>30</sup> des traducteurs de Shakespeare<sup>31</sup> à l’Acte I scène V de Hamlet où le spectre dit :

“But virtue as it never will be moved  
Though lewdness court it in a shape of heaven  
So lust, though to a radiant angel link’d  
Will sate itself in a celestial bed  
And prey on garbage”.

Au nom de quel faux scrupule ou par quelle aberration, les deux derniers vers si puissants d’image et de dégoût furent-ils adultérés :

“Ainsi la luxure, bien qu’accouplée à un ange radieux.  
Se dégoûtera d’un lit céleste pour s’aller gaver d’ordures”.

Par bonheur M. André Gide rectifie :<sup>32</sup>

---

<sup>29</sup> Article 440.

<sup>30</sup> Guy de Pourtalès.

<sup>31</sup> Scrupuleux héritier de Letourneur (1736-88) leur illustre devancier pionnier de la traduction.

<sup>32</sup> Acte I de Hamlet, 1<sup>ère</sup> traduction.

“Ainsi la luxure encore que mariée à un ange

Se soulera sur une couche céleste et s’y repaîtra d’immondices”;

puis, “vires acquirit eundo”<sup>33</sup>, “Tout comme la vertu ne se laisse émouvoir quand la volupté pour la séduire emprunterait l’aspect du ciel, ainsi la luxure, qu’on la marie avec un ange, si céleste que soit la couche, elle saura s’y satisfaire, et s’y repaîtra d’immondices”. Bel exemple, certes, de victorieux assaut.

Mais à son tour André Gide s’attire un reproche, celui de ne point discerner ici le will d’accoutumance, du simple auxiliaire, et de priver, par un futur affété, ces deux derniers vers de l’énergique affirmative du présent<sup>34</sup>.

Will partage avec would cette singularité où s’achoppent souvent les traducteurs. Ce pont-aux-ânes n’est pourtant écueil que pour les novices. La plus sommaire étude grammaticale de l’anglais devrait suffire à garantir tout traducteur de cette tenace confusion; de même en est-il de la méprise de shall et de should, présents d’affirmation en français dont les textes, des plus banals jusqu’aux juridiques, tendent aux débutants un facile trébuchet. Un restaurateur avertit sa clientèle par écriteau bilingue :

“This house shall not be responsible for any personal belongings lost or stolen”.

“Cet établissement ne *sera* responsable d’aucun objet perdu ou volé”.

Outre que telle responsabilité n’incombe point à un établissement, mais à sa direction (ses directeurs), le style juridique français emprunte pour la clause de réglementation ou de

---

<sup>33</sup> Hamlet, traduction nouvelle par André Gide, édition bilingue Jacques Schifferin éditeur, New York.

<sup>34</sup> Je n’arguerai pas pour autant contre M. Gide d’une imparfaite connaissance de l’anglais. La perfection... On pourrait tout à l’aise lui prêter quelque faiblesse, que bien modestement il avoue à propos de “The Ring of the Book” par Browning : “le peu de brouillard qui flotte entre les vers prête à ceux-ci d’imaginaires profondeurs”; il ajoute : ... “peut-être m’exalterait-il” (Browning) moins si je connaissais parfaitement sa langue; (Journal).



## LA TRANSPOSITION PRINCIPE DE LA TRADUCTION

légifération de temps présent, non le futur. Cette faute d'usage, qui en est une de nuance, négligeable peut-être au Canada, rendrait caduque en France la récusation du dit établissement par vice d'incipience de l'irresponsabilité invoquée, que présente le verbe au futur.

Should constitue une embûche similaire, moins en lui-même que par la méconnaissance de l'usage français. En maints articles de revues médicales, nombre de statistiques de laboratoires ou de cliniques, la traduction de should au conditionnel foisonne, au lieu du présent, et y crée, de ce fait (ou méfait), un flottement, une timide indécision, une vague incertitude de conclusion, tout à l'encontre de l'effet décisif qu'on y recherche. Les exemples de cette abortive erreur se succèdent de page en page dans un certain guide thérapeutique à l'adresse exclusive des médecins :

Qu'on en juge :

“Dosage should be started slowly gradually increasing to optimal dosage over a period of one month.

One half teaspoonful of X product in water should be added to this schedule daily.

Calcium lactate *should* be helpful in such cases in order to get best results.

In treating the liver with X therapy it should be remembered that the X complex product stimulates the flow of bile.

All diabetics should note more or less improvement in general health under X treatment.

Le retour fréquent, nécessaire toutefois de should mis au présent en français :

“La posologie faible d'abord *doit* augmenter graduellement jusqu'à la dose optima”

ne risque pas de devenir fastidieuse par atonie ou mitigation de sens. Ne fût-ce que par cet

unique souci, hors celui de persuader, de convaincre et décider, l'esprit français exige en pareil cas *doit* et non *devrait*. Le conditionnel de courtoisie, ou d'atténuation trouve ailleurs son emploi selon les différences de lieu ou de circonstance; un londonien dit à sa concierge : "There *ought* to be a letter for me". À Paris où il parle un français impeccable, ce londonien dit au concierge de son hôtel : "Il doit y avoir une lettre pour moi".

Ces considérations d'équivalences grammaticales suscitées par une négligence de Gide en appellent d'autres d'ordre psychologique non moins pertinentes, tant l'esprit, plus que la lettre, importe en traduction. L'affinement de Gide l'empêche d'y contrevenir. On le prend à partie néanmoins à propos de versiculets du Second Faust où Goethe fait parler les Dactyles, peuple asservi qui travaille à s'affranchir du joug.

|                        |                                   |
|------------------------|-----------------------------------|
| Were wird uns retten!  | Qui nous libérera?, traduit Gide, |
| Wir schaffen Eissen    | Nous extrayons le fer             |
| Sie schmieden Katten   | Ils en forgent nos chaînes        |
| Uns loszureissen       | Ô délivrance!                     |
| Is noch nichtzeitig :  | Ne tarde pas                      |
| Drum seid geschmeidig! | En attendant demeurons souples.   |

Un germaniste<sup>35</sup> digne de foi met en litige le quatrième et le cinquième vers dont il donne la traduction littérale : notre heure de libération n'est pas encore arrivée. Il dénonce "Ô délivrance! "Ne tarde pas" comme une édulcoration emphatique de la détermination sourde et calculée des révoltés. Il lui reproche de déformer ce soliloque vulcanien d'une note suppliante étrangère au caractère du sentiment résolu de haine refoulée que condense le dernier vers.

André Gide souscrirait peut-être volontiers à cette critique de sa traduction, ex abrupto à ce qu'indique le contexte où,<sup>36</sup> d'autre part, Gide déclare qu'aucune traduction,

---

<sup>35</sup> M. Parker Wearing, professeur à Westmount High School et à l'Institut de Traduction.

<sup>36</sup> "Interviews imaginaires".

## LA TRANSPOSITION PRINCIPE DE LA TRADUCTION

hélas! ne peut rendre le mordant de ces petits vers fortement rythmés non plus que l'harmonieux déroulement des pentamètres iambiques.

L'impossibilité en traduction? – C'est là un autre aspect de la question... Nous essaierons d'en faire bonne justice.

## LIVRE II

### Chapitre I

#### DE LA RENAISSANCE AU XX<sup>e</sup> SIÈCLE RECHERCHE D'UNE TECHNIQUE

Il convient, en l'absence de traité définitif, pour en poser les bases, d'interroger les modèles, de scruter les exemples, et d'en tirer la substance génératrice de loi.

Vaste est ce domaine, de l'antiquité, déjà effleurée, au modernisme exploré plus loin. Il ne peut être profitable de le parcourir que de la proche période antérieure à celle de la Renaissance, riche en traduction et en traducteurs de tout genre marquant en ligne médiane l'essor intellectuel de notre ère, son caractère universel, axe magistral de nos humanités.

Une cursive exploration du seul champ néo-européen suffit à l'homologation des données et des principes que recèlent en germes, les œuvres et les critiques de l'époque.

Du quatorzième siècle, émerge entre autres précurseurs, Chaucer<sup>37</sup> brillant traducteur du Roman de la Rose. Chaucer qui imitait par tempérament et par goût l'art classique et l'art italien, rendit, affirme la critique, dans son œuvre, d'une grâce un peu mièvre, tout ce que Jean de Meung et Guillaume de Lorris y avaient mis d'allégorique, d'amoureux, et de didactique. Cette collaboration d'un fidèle sujet des Plantagenets avec les féaux des Valois est en soi symbolique. Mais nous retenons pour notre cause que, par *l'imitation* de deux styles opposés, Chaucer pose déjà un principe d'assouplissement et de culture. C'est la féconde époque d'étude et d'efforts d'assimilation, de magnifique labeur d'émulation où le plagiat même s'enseigne comme un art, en même temps que s'exercent et fleurissent la critique qui le loue et la diatribe réactionnaire qui le réproûve, et que Montaigne, accusé par celle-ci de centonner ses ouvrages de passages d'auteurs anciens, nargue de belle humeur : "Je veux, dit-il, qu'ils (les critiques) donnent une nasarde à Plutarque sur mon nez et qu'ils s'échaudent à injurier Sénèque en moi."

Ainsi qu'au XVI<sup>e</sup> siècle Béroalde de Verville pastiche Rabelais pour le meilleur effet

---

<sup>37</sup> Geoffrey Chaucer, Londres 1340-1400.

de sa satire,<sup>38</sup> Chatterton au XVIII<sup>e</sup> siècle (1752-70) imitera le style du moyen âge; André Chénier que les pourfendeurs de plagiat accusaient de semblables délits voire de réminiscences! leur en décrochera une, candide admirablement :

“Le critique imprudent qui se croit bien habile  
Donnera sur ma joue un soufflet à Virgile”!  
Montaigne en dût rire dans sa tombe!

Fénelon,<sup>39</sup> après Chapelain, reprochera à Ronsard,<sup>40</sup> dont on goûte fort pourtant le souffle, l’harmonie, la variété, inconnus jusqu’alors, son imitation indiscreète des anciens, et l’introduction dans notre langue de quantité de termes tirés du grec; enfin d’avoir forcé notre langue par des *inversions trop hardies* et obscures”. On fait aussi bien grief à Pope<sup>41</sup> d’avoir prêté aux Grecs dans sa traduction de l’Iliade, un idéal faussement raffiné et d’avoir substitué à la grandeur noble de l’épopée antique une majesté pompeuse dans l’expression de la pensée et des sentiments. Le même crible taxait Marivaux<sup>42</sup> d’un certain raffinement de pensée et d’expression que la vogue nomma “marivaudage.”

Le souffle d’Aristarque ne troubla guère celui du génie traducteur et n’entrava point la floraison, dès le XVI<sup>e</sup> siècle d’ouvrages et de chefs-d’œuvres littéraires et dramatiques inspirés, empruntés, imités, traduits pour la plupart de l’antiquité. Shakespeare, Corneille, Racine, Lafontaine, Molière, chacun de ces contemporains de Pope y apporte avec son style sans qu’on le leur impût à crime, une interprétation, différente des mœurs, des idéaux

---

<sup>38</sup> “Moyen de parvenir” 1558-1612.

<sup>39</sup> 1651-1715.

<sup>40</sup> 1524-1585.

<sup>41</sup> “Essai sur l’homme”, épîtres, satires (1688-1744).

<sup>42</sup> 1688-1763 (Le legs); Le jeu de l’amour et du hasard; La surprise de l’amour; L’épreuve; Les fausses confidences.

antiques. Il est acquis que l'imitation est créatrice de valeurs nouvelles. Les imprécations de Camille empreintes d'une fureur sacrée; et la tirade, sans relief et terne, de la Sophonisbe de Mairet<sup>43</sup> offrent un exemple frappant de transformation, de transfiguration.

Les classiques, imitateurs du moyen âge, firent œuvre de traducteurs en transposant la satire et la gaieté de ses productions, en en épurant la verve et en la nuancant<sup>44</sup>.

“Les imitateurs des Espagnols ou des Anglais ont donné à leurs œuvres une composition qui les rend assimilables par des esprits français en y introduisant des qualités neuves, en leur donnant une portée différente, sans en détruire le parfum exotique<sup>2</sup>.”

Voltaire traduisant, ou imitant, “The Hermits” de Thomas Parnell (et dont le sujet appartient au folklore universel<sup>45</sup>) a transformé l'original; il y a mis un art de préparation dont le poète anglais ne se souciait pas, une plus grande vraisemblance morale et beaucoup plus d'esprit<sup>46</sup>.

Trois générations de beaux esprits, rivalisèrent donc à l'envi dans l'art de traduire, sous des formes dont ils ne concevaient même pas l'ambiguïté. Félix Culpa que Pascal absout : “Quand on joue à la paume c'est une même balle dont on joue l'un et l'autre; mais l'un la place mieux”. Et par cette voie, tolérée de leur temps, répudiée de nos jours, ces précurseurs désinvoltes ont légué à la postérité le quintessentiel patrimoine d'intellectualité où nous puisons le viatique puissant, inaltérable de l'esthétique en traduction.

Géniale désinvolture, en effet, qui a valu à la civilisation tant de beautés neuves et d'horizons nouveaux; qui s'intègre en elle comme un facteur causal, un principe de base garant de progrès, d'évolution, et dont la traduction, organe inhérent à l'art d'écrire, se réclame à juste titre...

À la condition que ce laisser-faire ne se confonde pas avec la fantaisie ou la paresse,

---

<sup>43</sup> Que Corneille imita.

<sup>44</sup> Roger Picard “Artifices, supercheries” p. 90.

<sup>45</sup> Gaston Paris “La poésie au moyen âge” p. 150.

<sup>46</sup> Belle sort : “Voltaire” p. 248.

## LA TRANSPOSITION PRINCIPE DE LA TRADUCTION

et ne soit le refuge de l'incompétence; une prime à la médiocrité, au charabia, à l'ineptie publicitaire : offenses exacerbantes pour les yeux, au bon sens, à l'élémentaire psychologie, dirimantes du succès coûteusement recherché. Ambiance délétère qui flétrit l'effort, fausse l'esprit, et, défigure la langue, la "rétrograde" comme un contingent disloqué; par elle, traduire retourne à translater, encore ingénu en anglais, mais que le métabolisme étymologique français, plus prompt, a relégué assez tôt aux besognes sépulcrales... Trans, latum : translation...

L'élargissement de la technique de traduction que nous proposons reste au contraire dans la grande et féconde tradition dont les principaux traits ressortent dans les citations ci-dessus. Il se fonde sur une liberté implicite dans l'œuvre de transposition aux ressources illimitées. Système autonome de la traduction, il a son code, et par là, pare à l'improvisation téméraire, à l'impéritie des La Feuillades<sup>47</sup> de la traduction.

---

<sup>47</sup> Louis d'Aubusson de La Feuillade Maréchal de France 1673-1725 se signale par son incompétence au cours de la campagne d'Italie de 1706.

## Chapitre II

### DE LA LIBRE IMITATION À LA LIBRE TRANSPOSITION

Depuis le moyen âge jusqu'à la fin du grand siècle, la traduction se comprenait dans un sens tout autre que de nos jours. Elle n'était, semble-t-il, qu'un mot, un instrument fourrier de la littérature, sans plus. Sous son aspect protéique on la tenait cependant pour conservatrice du passé et médiatrice entre les peuples.

L'amnistie qui couvrait alors l'imitateur et la plagiaire, se justifiait au nom du génie et de l'originalité, titres à l'indulgence que, au temps du romantisme Sainte-Beuve sembla refuser à l'un de ses prestigieux représentants, Alfred de Musset : "on dirait que la plupart de ces jolies pièces ou saynètes que c'est traduit, on ne sait d'où, mais cela fait l'effet d'une traduction". Matière à réflexion... grave pour le commun des traducteurs!

Puis la lyre s'accorde; "Le romantisme, formule littéraire éloignée du génie français, prend, par certains côtés, naissance à cause de l'influence étrangère exercée par l'intermédiaire de la traduction."<sup>48</sup>

Parmi les œuvres de langue saxonne dont la France intellectuelle au XIX<sup>e</sup> siècle s'alimente par la traduction, l'une des plus vibrantes et des plus démonstratives du rôle primordial du traducteur, et attachantes par sa valeur intrinsèque, est celle d'Edgar Poe qui doit sa divulgation en France, et pour une bonne part, sans doute, sa survivance, au génie de Baudelaire.

Spontanément, par tendance, par affinité d'esthétique et par similitude de tempérament peut-être, Baudelaire nous fournit là un exemple initial et précieux de goût, de justesse, d'imagination et de hardiesse : toutes vertus essentiellement requises du traducteur et par quoi l'auteur transpose et module, avec la sureté et l'aisance du virtuose, aux tonalités proches ou éloignées de la langue transpositrice.

D'autres surviennent, après lui, d'une virtuosité acquise par une technique aussi instinctive comme nous l'allons voir, et le dépassent d'une mesure qui égale en finesse, en

---

<sup>48</sup> M. Pierre Daviault.



liberté d'invention et en subtilité l'esthétique qui les comporte et les impose.

“THE PIT AND THE PENDULUM”

So frail *may* that *web* have been

It seems probable that we should find these impressions eloquent in memories of the *gulf*  
*beyond*

Tant était frêle *peut-être* ce *trésor*

Il semble probable que nous y retrouverions tous les éloquents souvenirs d'un gouffre  
*transmondain*

Amid *frequent* and *thoughtful* endeavors; amid *earnest struggle* to regather some *token* of  
the state of seeming nothingness.

Au milieu de *nos* efforts *répétés* et *intenses* au milieu de *mon énergique application* à  
rassembler quelque *vestige* de cet état.

These shadows of memory tell indistinctly of tall figures. They tell alas *of* a vague horror at  
my heart... as if those who bore me (a *ghastly* train) had outrun the limits of the limitless and  
paused from the wearisomeness of their toil.

Ces ombres de souvenir me *présentent* très indistinctement de grandes figures. Elles me  
rappellent aussi *je ne sais* quelle vague horreur que j'éprouvais au coeur comme si ceux qui  
me tourmentaient (*cortège de spectres*) ayant franchi les limites de l'infini s'étaient arrêtés,  
vaincus par *l'infini* ennui de leur besogne.

After that I *call to mind* *flatulent* dampness

And then all is madness, the madness of a memory which busies itself among forbidden  
things.

Ensuite *mon âme retrouve* une sensation de *fadeur* et d'humidité.  
Et alors tout est folie, folie d'un souvenir qui *s'agite* dans l'*abonimable*.

*NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*  
*THE POWER OF WORDS*

I will remember many successful experiments in what some philosophers were *weak enough* to denominate the creation of animalcula

Je me rappelle très bien certaines expériences heureuses que quelques philosophes avec une *emphase* puérile, désignèrent sous le nom de création d'animalcules<sup>49</sup>.

*THE BLACK CAT*

In the *unselfish* and *self-sacrificing*<sup>50</sup> love of a brute which goes directly to the heart of him who has had frequent occasion to test the *paltry* friendship and *gossamer* fidelity of *mere* man.

Dans l'amour *désintéressé* d'une bête, dans ce sacrifice d'elle-même quelque chose qui va droit au cœur de celui qui a eu fréquemment l'occasion de vérifier la *chétive* amitié et la fidélité de *gaze* de l'homme naturel.<sup>51</sup>

*THE UNPARALLELED ADVENTURE OF ONE HANS PFAAL*

And to complete his equipment a blood red silk handkerchief enveloped his throat and fell down in a *dainty manner* upon his bosom in a *fantastic bow-knot* of *supereminent* dimensions.

---

<sup>49</sup> Modulations éloignées.

<sup>50</sup> Modulations éloignées.

<sup>51</sup> Modulations éloignées.

Et pour compléter cet accoutrement un foulard écarlate entourait son cou, et contourné en un nœud *superlatif* laissait traîner sur sa poitrine ses bouts *prétentieusement* longs<sup>52</sup>.

All attention was now directed to the letter the *descent* of which and the consequences *thereupon* had proved so fatally subversive.

Toute l'attention se concentrait à présent sur la lettre dont la *transmission* et les accidents *qui la suivirent* faillirent être si fatales.

... the letter which was seen, *upon inspection*, to have fallen into the most proper hands.

... la lettre qui *d'après la suscription* était tombée en de légitimes mains<sup>53</sup>.

*THE BALLOON HOAX*  
*LE CANARD AU BALLON*

This impetus carried the machine farther when waves were at rest than when they were in motion, a fact that sufficiently *demonstrated* their utility<sup>54</sup>.

... un fait qui *démontre* assez leur inutilité

The *supporting* power of the machine *is not* more than<sup>55</sup> about 2500 tons

---

<sup>52</sup> Modulations simples.

<sup>53</sup> Modulations éloignées.

<sup>54</sup> Modulations simples.

<sup>55</sup> Modulations éloignées.

La puissance de l'appareil n'enlève pas plus de 2500 tonnes.

Then he set off *in a line* for Paris<sup>56</sup>.

Puis il *mit le cap* sur Paris.

Par la rigueur du principe de modulation, en fonction du génie de la langue qui traduit, et de sa pureté de forme, je trouve en faute le traducteur de Poe dans la phrase citée plus haut (p. 20). Baudelaire a traduit *gossamer fidelity* par *fidélité de gaze*. On a peine à se figurer la *gaze* sous un aspect autre que celui de son emploi chirurgical. Sa représentation mentale n'évoque pas précisément, en dépit de sa trame légère, encore que résistante et adhésive, l'image d'une substance aussi ténue, fragile, déliquescente qu'est la filandre, surnommée *fil de la vierge*, que traduit exactement *gossamer*. Sans doute, on n'apprend pas à un Baudelaire les jeux de fond du clavier verbal. Mais il arrive cependant, au plus grand organiste, dans le feu de l'exécution, de toucher le bourdon au lieu du prestant. Pourrait-on, sans ridicule, se demander pourquoi *étamine*, *mousseline* ne sont pas venues plutôt sous la plume de l'illustre maître? Serait-il permis, à tout le moins sans inconvenance, de s'essayer à une sorte de dépoliarisation suggestive du diaphane et impalpable tissu arachnéen, fugace, évanescent, volatile, fluide, vaporeux, et d'épuiser ainsi par modulation aux tons les plus éloignés, la gamme des *coloris* jusqu'à la limite où le mot, un nouveau mot peut naître de la somme totale de l'effort qui crée<sup>57</sup> voir L. IV p. 50. Par l'analyse seule de ce petit problème que provoque le rapprochement, dans l'esprit, de *gossamer* et de *gaze* par Baudelaire, nous affirmons le rôle de la *modulation*; nous fixons celle-ci en règle de traduction, de nuances et d'harmoniques, comme nous *posons en loi* : la *transposition*, somme totale des modulations, et grand registre d'accouplement du génie, du genre, des tonalités et des rythmes respectifs des textes.

Au cours des chapitres suivants nous indiquerons la technique de ces deux principes

---

<sup>56</sup> Modulations éloignées.

<sup>57</sup> M. Pierre Daviault.

fondamentaux de la traduction qui ont des traits communs avec le fait naturel de l'élaboration lente de la langue du peuple au cours de son évolution.

L'œuvre de traduction de Ch. Baudelaire comporte un enseignement, et appelle la conclusion suivante. La traduction en français des œuvres d'Edgar Poe a valu à Baudelaire une admiration universelle; jusqu'à faire dire que le traducteur y a surpassé le poète américain. Mains endroits de l'œuvre pourraient justifier cet enthousiaste éloge. Nous ne tenons cependant à souligner de ce jugement populaire qu'un aspect, superflu à nos yeux, pour la gloire de Baudelaire ou pour étayer les exemples parfaits empruntés à ses traductions. Ce témoignage public vaut pourtant au bénéfice d'une latitude plus étendue, illimitée, de la transposition dont nous démontrons plus loin la nécessité, par opposition aux conceptions restrictives dénoncées par nous au chapitre précédent, et que nous jugeons pour le moins irrationnelles et désuètes<sup>58</sup>.

Nous ne saurions faire autrement état de cette sorte de triomphe au point de vue *technique* qui nous occupe ici. L'art de traduire n'est pas un tournoi sportif. Il constitue une collaboration intelligente et probe, où le traducteur ne vise à surpasser que soi-même par l'épanouissement constant de son intellect, l'assouplissement sans trêve de son talent au profit de l'art, de celui de la langue, par un enrichissement sans borne de la pensée, ferment de croissance et d'évolution humaine, en fonction de la psychologie propre de la nation, de son degré d'élévation et d'affinement à l'échelle de l'humanité civilisée. Ouvrier du langage cultivé, le traducteur participe à l'épurement de la matière brute du langage populaire, au modelage des formes neuves que le changement de mentalité et les courants allogènes lui impriment. Comme l'écrivain, il collabore à sa ciselure, et par là fait œuvre de solidarité artistique et... sociale, contre l'appauvrissement fatal et funeste de la langue du peuple livré à lui-même. Tel que l'éducateur ou l'homme de science, il contribue, par fonction, au maintien de la tradition. "Tout en l'adaptant à l'évolution qui est la vie",<sup>59</sup> c'est là sa plus grande ambition, son plus méritoire sujet d'orgueil.

---

<sup>58</sup> Voir Chaucer p. 14. Pope p. 15.

<sup>59</sup> A. Dauzat, Tableau de la langue française : Introduction p. 9.

## LA TRANSPOSITION PRINCIPE DE LA TRADUCTION

## LIVRE III

### Chapitre I

#### TRANSPPOSITION

Tributaire, comme il a été dit, des vicissitudes du langage au cours des siècles, la traduction, fidèle servante, en épouse les transformations, les courants et les écoles, du dialecte rustre à sa forme littéraire. Depuis le romantisme et le réalisme, elle n'est plus un fait sporadique. Systématiquement accomplie désormais, tant de la France, qui en est l'instigatrice, que de l'Amérique sur une plus grande échelle, elle<sup>60</sup> porte et disperse chez les peuples les semences, les meilleures d'une civilisation toujours plus haute et plus éclairée.

Le champ de ses incursions en s'élargissant se hérissé, sans doute, de plus de difficultés, techniques et prosodiques; la substance même qu'elle sert et qui la vivifie l'accule parfois à l'impossibilité, apparente seulement, non réelle. Qu'importe même la tablature que la technologie impose au traducteur; le recours intelligent à l'étymologie grecque ou latine la réduit d'emblée.

Mais dans le tumulte de dogmes et de canons nouveaux que crée depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, en prose et en poésie, une émancipation violatrice, jusqu'à l'anarchie, des lois reçues, et pour qui "le mot n'est plus une image mais un mirage"<sup>61</sup> la traduction doit affronter une esthétique neuve, alchimie verbale qui commande au potentiel verbal de l'esprit, le trésor des perceptions d'une humanité sans cesse agitée et vibrante.

Son principe essentiel, la transposition, systématique ou instinctive, s'affirme et entre à fond dans l'engrenage de la traduction; ainsi qu'en biologie la fonction crée l'organe, elle en devient la pièce maîtresse, le pignon conforme au mécanisme nouveau de la pensée. Elle libère la traduction de sa gaine empirique, la rénove, et la hisse, rajeunie, à la cimaise où règne la langue adulte, plus subtile et plus fluide. La traduction introduite par elle dans le rythme moderne s'y ajuste et adhère assouplie, et enserrant l'obstacle, le transfigure.

---

<sup>60</sup> Voir note 160.

<sup>61</sup> André Gide "Interviews imaginaires".

La transposition des langues n'est-elle pas comparable à celle qui s'opéra, et se produit dans d'autres domaines, par exemple la conversion de la mythologie grecque en mythologie romaine?

Par la transposition, art de recomposition verbale, la froideur plastique ou la placidité de style suffisantes au pathétisme saxon, ne peuvent-elles, comme en peinture les couleurs divisées se recomposent dans la rétine, se colorer dans l'esprit de tons plus chauds ou plus vifs, d'harmoniques plus intenses, pour s'adapter mieux au tempérament latin, à son mécanisme cérébral, et répondre à ses exigences sensoriales?

Certain maître japonais, (Foujita), peignant le personnage de la Sainte-Vierge, l'interprète selon sa vision interne et la représente sous des traits japonais, suaves, évoquant avec justesse la candeur divine de la mère du Dieu des chrétiens.

Tel procédé, cliché dans le génie d'une langue, souvent s'avive et rajeunit dans l'autre. Un texte journalistique en anglais peut être éloquent et beau; traduit dans le même style français, souvent il devient terne et insipide.

L'art suprême de traduire serait-il de s'approprier jusqu'à l'identité les réflexes cérébraux, nerveux, émotionnels des différentes races? Et faut-il admettre pour idéal, le principe proposé par Messieurs Veslot et Blanchard; une traduction si "adéquante" que, refaite à l'inverse, l'opération rendrait intégralement l'original. Le preuve par 9! C'est là plaisamment plonger la langue dans un air confiné et le traducteur dans le poncif et l'apathie.

Pareil mimétisme serait l'abdication de l'art et du savoir même. Loin, au contraire, de s'assimiler à une matière étrangère, la langue traductrice, la pénétrant, en tire une substance nouvelle, la sève féconde qu'elle assimile. C'est par cette vertu qu'Amyot en traduisant Daphnis et Chloé donna à la langue française une vie neuve, un essor de vigoureuse adolescence. Par ce transfert d'un plan à un autre, la traduction obéit à sa définition : trans-duco-. Elle transmet la tradition, depuis l'exégèse et l'anagogie, sa forme suprême, l'interprétation des écritures du sens littéral au sens mystique, (ana au delà, agogos, qui conduit).

Comment, par l'adaptation, deux poétiques aussi différentes que celles de l'anglais et du français s'accorderaient-elles dans le jeu des fortes et des faibles, source d'animation



secrète du vers, que seule la voix peut faire valoir?

Comment se rendre compte par exemple des accents (pathétiques ou intensifs)? Par quoi faire ressortir l'accent intentionnel de l'octuple onomatopée qu'avec jactance Bottom, le bateleur d'occasion, improvise :

With shivering shocks  
Shall break the locks  
Of prison gates.  
And Phibbus' ear  
Shall shine from far,  
And make and mar  
The foolish fates.  
(A mid summer night's dream)  
Act I Scène I Shakespeare  
part of Bottom, the weaver

M. Paul Spaak module; il recrée les assonances jusqu'aux harmoniques du timbre; et... s'égale au modèle :

Les furieux chocs  
Des superbes rocs  
Font tomber en bloc  
Les murs des prisons :  
Et le brillant char  
Du matin balffard  
Vaincra le hasard  
Et sa déraison

André Gide ne le lui cède pas dans la scène comico-macabre I (Acte V) de Hamlet,

où le dialogue goguenard, entrecoupé de couplets troussés en assonances contrastantes, l'emporte sur l'original par le ton et le mouvement. Exemple d'équivalence de situation par transposition libre :

Du temps que je faisais l'amour,  
Où j'y pensais sans cesse,  
Ah! que le jour paraissait court!  
Mais il est parti sans retour  
Emportant ma jeunesse.

Puis, sans s'être annoncé, soudain,  
Comme un voleur un beau matin.  
Est venu l'âge sombre  
Qui m'a fait m'embarquer, tout beau!  
Sur un bateau qui faisait eau  
Pour le pays de l'ombre.

À moi la pioche, à moi la pelle,  
À moi le blanc linceul;  
Un trou dans la terre où l'on gèle,  
J'y descendrai sans qu'on m'appelle,  
On dort bien mieux tout seul.

Un bon trou creusé dans la terre  
C'est là qu'on est bien pour dormir.

Ce que la langue qui traduit doit refléter de la langue traduite, et égaler en intensité, c'est le degré d'émotion, de force de persuasion, par les moyens équivalents, ou dissemblables, qui lui sont propres. Il ne peut s'agir que de l'expression du génie d'une

langue par le génie d'une autre, non d'un échange du sens verbal approximatif ou exact.

In youth when I did love, did love,  
Methought it was very sweet  
To contract. O! the time for a my behove,  
O! methought there was nothing meet.

But age, with its stealing steps,  
Hath claw'd me in his clutch,  
And hath shipped me intil' the land  
As if I had never been such.

A pick-axe, and a spade, a spade,  
For and a shrouding sheet;  
O! a pit of clay for to be made  
For such a guest is meet.

O! a pit of clay for to be made  
For such a guest to meet.

Comment extérioriser les sonorités intérieures? et résoudre cette gageure?... “ou le pavé des places

Vibre au soir rose et bleu d'un silence de dances lassées<sup>62</sup>.

Elie de Gramont déclare : – Le langage poétique anglais est beaucoup plus compliqué que celui de Valéry et il faut beaucoup d'art pour assurer le chant de ses cadences<sup>63</sup>. Elle

---

<sup>62</sup> Henri de Régnier.

<sup>63</sup> Mémoires.

affirme d'autre part que certains rythmes d'œuvres saxonnes telles que celles de Gertrude Stein "quatre saints en 3 actes"<sup>64</sup> par exemple "ne peut être reproduit par une traduction française".

Devant ces obstacles, toute rigueur d'adaptation tombe, comme aussi se renonce celle de la fidélité au texte. Leur application drastique coûte à la langue qu'on y asservit sa liberté, son aisance, sa couleur propre et son génie. André Gide la répudie : "je pestais contre I. R. et ses enfantines théories sur la fidélité que doit respecter une traduction, et qui font que la sienne se présente hérissée d'impropriétés, de gaucheries, de hideurs"<sup>65</sup>.

Écartons toute méprise. L'adaptation à l'idée par transposition, la fidélité à la pensée de l'œuvre, sont juste l'envers, l'opposé du moulage des phrases aux phrases, du calque des mots.

Bernard Faye écrit : "Cette nouvelle Amérique dégagée des entraves européennes évolue d'après son rythme propre : elle a un langage, une littérature, et les phrases des romans américains ne ressemblent pas aux nôtres".

Et Gide : "Nos vocables occidentaux : Labour Party, communisme, socialisme n'ont pas d'équivalents verbaux dans le Nouveau Monde. Il ne peut y avoir de luttes de classes dans un pays où il n'y a pas de classes héréditaires, de batailles de partis, là où il n'y a que des équipes disciplinées (team-work), et un sens inouï de la croisade". Ce qui tranche net le problème, en faisant ressortir tout vif le fait de divergence des langues entre elles.

Ce fait représente une équation entre l'évolution d'une race et sa langue : équation où la traduction joue par interposition, le rôle de racine d'équation verbale pour les rendre identiques de sens les unes aux autres. En quoi, poursuivant la comparaison pédantesque empruntée à l'algèbre, la transposition correspondrait, en traduction, à une équation de premier degré, la modulation à une équation de second degré, chacune transformant l'équation en identité, toutes deux effectuant la résolution appropriée. Les grands problèmes d'art aussi bien que ceux de la science, ne se ramènent-ils pas souvent à des formules

---

<sup>64</sup> Mis en musique par Thomson.

<sup>65</sup> "Journal" janvier 1917. Isabelle Rivière.

mathématiques<sup>66</sup>?

Trans... ponere nunc hominem nunc deum

De son pinceau ou de son ciseau, l'artiste fait éclore, campe, impose, idéalise à son gré, un mortel ou un Dieu. La formule d'Horace demeure, mais l'esthète moderne la transporte, la transforme en stylisation toujours plus affinée de nuances et de rythmes nés de ses visions et de ses concepts. Comme le marbre, l'argile et la couleur, le verbe obéit et suit : il expose, ponet, il traduit dans sa matière; la substance s'infléchit aux méandres de la pensée. Elle se transpose et module.

Trans... ponere : asseoir, dresser, planter, élever, obliger, exposer, imposer (Cicéron) hasarder (Plaute) faire éclore (Horace).

La transposition, œuvre de suprême maîtrise, suppose que le texte original est rendu dans sa tonalité, ou, pour la raison que nous avons exposée précédemment, dans une autre tonalité, par la langue traductrice. Comme en optique les couleurs complémentaires se forment dans l'œil; et en acoustique les harmoniques se précisent dans l'ouïe, par cette transvaluation de pensée s'opère l'identité de tonique et d'intensité émotionnelle entre les deux langues. Par cet art ne disparaissent "l'éclat, le rayonnement, le sourire ni les grimaces des mots, non plus que ne se perd l'implicite savoureux qui se devine" : (voir L. IV Ch. I) car, à la même échelle des valeurs, le jeu supérieur des équivalences rend dans la langue traductrice, sinon le même timbre du moins la notation mélodique des idées et des sentiments.

Le caractère de réciprocité et de concordance d'esprit dans la différence d'expression qui est l'essence de la transposition, ne peut s'observer mieux, se confirmer et s'illustrer que dans la forme typique d'expression que présente le proverbe. Forme affranchie de toute contrainte, que de la pensée, il concentre l'expérience humaine dans ses formules : il y stabilise les goûts de la masse, ses idéals, sa philosophie de la vie; il en fait la constante de règles d'existence de l'espèce sous tous les cieux et sous tous les climats. Il consigne ce trésor public, souveraine économie de la pensée du monde, diverse d'expression, mais une,

---

<sup>66</sup> Même en physiologie, voir Claude Bernard "Introduction à l'étude de la médecine expérimentale."

réserve subconsciente des notions et concepts acquis dans son évolution.

“Le proverbe c’est le connu concret de l’homme, le connu qui lui appartient et se dépose dans l’expérience des siècles”. (Claude Bernard, pensées). Les proverbes sont, pourrait-on dire, le folklore du sens commun. Certes quelques-uns ne représentent qu’une vérité relative; mais on ne peut leur dénier comme fait M. Péguy, une valeur de pensée. Dans la marche du monde quelques proverbes s’usent et deviennent caducs : ainsi “À beau mentir qui vient de loin” perdra très tôt son sens absolu, de par le rapprochement de plus en plus étroit des frontières.

Mais : “It all depends whose ox is gored”

Tout dépend des intérêts en jeu (qui sont lésés)

Les jugements de cour vous feront blanc ou noir, selon que vous serez riche  
ou pauvre

“It is a bad wind that blows no-body any good”

À quelque chose malheur est bon.

“God tempers the wind to the shorn lamb”

À brebis tondue Dieu mesure le vent.

“What is bred in the bone will never come out of the flesh”

La caque sent toujours le hareng.

(Chassez le naturel il revient au galop). (Boileau)

entre mille autres, ces pensées populaires sont aussi universelles et vivaces que l’humanité. Écloses d’une incubation millénaire du microcosme, elles en sont le legs universel dont l’épigraphe peut se formuler : diversité d’expression (d’ordre psychique) dans unité de

perception (d'ordre physique). La clef de cette diversité est celle même de leur indépendance et de leurs échanges : la sémantique, substratum de la traduction. Le proverbe, substrat des idées communes à l'humanité, offre donc un modèle naturel de transposition verbale; sa libre structure condense et galbe la pensée. Gabarit ductile, il moule le vocable et l'apprête aux formes les plus variées et les plus complexes, du jeu de mots à l'axiome scientifique, de l'adage à la sentence philosophique; du slogan aux associations d'idées, aux allusions, aux réticences, il laisse tout entendre, jusqu'à l'ésotérisme, l'hermétisme des symbolistes ou des surréalistes. La transposition qui en est la nature même possède ses pouvoirs. Sésame des compartiments les plus impénétrables du royaume des lettres, elle en maîtrise les richesses inouïes. De la satire souriante de Rabelais aux "inepties précieuses" du roman moderne,<sup>67</sup> du réalisme slave ou allemand "qui dépasse la mesure que le français moyen peut supporter"<sup>68</sup>.

De la subtile et profonde pénétration du cœur chez Shakespeare, à la psychanalyse; de la fine hardiesse de Mallarmé, à la grande, difficile, pénible enivrante beauté d'un Baudelaire; la suavité inaccessible (A. Gide) de Keats; l'intimisme d'un Verlaine; la "plaine mouvementée (A. Gide) de Rimbaud ou la fantaisie d'Apollinaire, la transposition les habite ou les revêt, elle règne dans leur atmosphère irisée des ultra subtiles nuances et coloris de la pensée. Et qui sait? peut être aussi l'algèbre des sensations, prophétisée par M. Paul Valéry.

---

<sup>67</sup> W. S. Gilbert : "Patience".

<sup>68</sup> (André Gide) : Dostoïewski, Tolstoi, Thomasmann, Wassermann.

## Chapitre II

Rimbaud advint cependant, qui se gaussa : “De la Grèce au mouvement romantique (moyen âge) il y a des lettres, des versificateurs. Tout est prose rimée, un jeu, avachissement et gloire d’innombrables générations idiotes.”

André Breton après lui s’insurge, tranche net, exécute en un raccourci féroce : “Potences de Villon, grecs de Racine, divans de Baudelaire : vieilleries!”

Guillaume Apollinaire à son tour secoue le joug : “Tu en as assez de l’antiquité grecque et romaine”, et il écrit *Alcools*<sup>69</sup>.

Plus séditieux encore, Aragon, Robespierre des lettres, d’un coup de sa plume envoie à la lanterne les délectations d’antan.

Mais la traduction sert la rébellion même! Valéry Larbaud s’en empare et transpose Ulysse, de Joyce qui venait de mettre à mort le roman anglais à l’eau de rose.

Dans le tumulte et les perturbations littéraires, la traduction reste une constante. Sa nécessaire médiation s’amplifie. La transposition libre et la modulation, son corollaire, adaptent leur souple et extensible mécanisme jusqu’aux caprices infinis de l’irréel et de “l’inexprimable”.

Ainsi sécularisée, la traduction aborde les citadelles hérissées de l’art rimbaldien et valéryen; elle en pénétra les arcanes redoutables. Sans doute, les problèmes qu’il propose ne laissèrent pas de la surprendre; ils la mirent à l’épreuve, non pas en échec.

Le traducteur initié d’instinct ou de culture à leurs coupes et à leurs rythmes, se joie des acrobaties où se rompent les *Tabourot des Accords*<sup>70</sup>. Acharné avec amour à la recherche de “vraies équivalences qui ne choquent pas; difficile, souvent impossible, mais si passionnante épreuve”! Épris de ses modèles, il en devint le disciple et l’émule. Ainsi surgirent en Angleterre, en Amérique, en Russie, en Espagne, à la remorque d’Apollinaire, de Purnal, de Michaud capables de lire sans “grilles” les géniales obscurités : Cendrars, Amy Lowel, Archibald McCleish, Wynstan Auden, Frederic Laroa, Essenine, Marakowski :

---

<sup>69</sup> Elie de Gramont “mémoires”.

<sup>70</sup> Étienne Tabourot des Accords, poète né à Dijon (1547-98) fameux par ses tours de force en vers.



pléiade tenant la clef de cette “parade sauvage”, de ce “mystérieux message que la France mit longtemps à aimer et dont le monde entier adopta pourtant l’héritage”<sup>71</sup>. Haussée d’emblée à cet esthétique, la savante virtuosité du traducteur s’assure et s’enhardit; encore qu’on puisse se demander quelle autre langue analytique et quel virtuose rendraient Sémiramis... ou encore, avec les mêmes rapports harmoniques et semblable orchestration syllabique :

Les arbres gonflés et recouverts d’écailles  
Chargés de tant de bras et de tant d’horizons  
Meuvent sur le soleil leurs tonnantes toisons

Une science vive crève  
L’énormité de ce fruit mûr!  
N’écoute l’Etre vieil et pur  
Qui maudit la mordure brève.  
Cette soif qui songe à la sève  
Ce délice à demi futur  
C’est l’éternité fondante, Eve!

(Paul Valéry)

(L’Ébauche du Serpent)

“L’ingouvernable”<sup>72</sup> Claudel n’a pas trouvé dans Coronal en anglais, pleine réponse à l’équation qui le résume : puissante douceur et évangélique trivialité de ses vers très libres... Quelques belles réussites s’y trouvent pourtant en dépit de l’obsession régnante de la rime, dont Claudel n’a cure...

---

<sup>71</sup> Robert Goffin, “préface des œuvres d’Arthur Rimbaud”.

<sup>72</sup> André Gide “Interviews imaginaires”.

De bonnes équivalences :

Only of friends more poor need a poor woman not be wary.

Il n'y a pas d'ami sûr pour un pauvre s'il ne trouve un plus pauvre que lui  
rachètent certaines faiblesses :

I call from the planet here spinning

I will have even the sun...

Avant l'aurore je me place dans Votre Présence

Je vais avoir le soleil *même*.

... beyond Time

Le matin de mes noces éternelles...

(ce n'est pas ça, malgré la majuscule!)

This very early morning of the very new year

Et ce petit matin de l'an tout neuf

When the frost underfoot is *bright* as crystal globes

Quand le givre sous les pieds est *criant* comme du cristal

They cannot be duped that way with thy good women and Apostles

On ne la leur fait pas avec vos bonnes femmes et vos Apôtres.

Pour un équivalent de cette magnifique trivialité, il n'y avait vraiment que l'embarras du choix :

You must not try that on with them.

It's no good trying it on with them.

People can't cod them.

Par souci de distinction? ou de purisme? qu'importe : effet raté. Le gros sel âcre gaulois est

si bel et bon dans ce plat évangélique de terrien! il en est capiteux de saveur et de ton.

À la langue verte du peuple servie à propos, le traducteur oppose ni purisme ni pruderie, il l'imité; il y défère consciencieusement... Emporté au paroxysme de contention olympienne, le traducteur résiste au vertige des crimes où l'entraînent les "hommes nouveaux"; son art subit le test des bas-fonds et celui des sommets; il pose en fait son caractère d'universalité.

Prenant pied sur le terrain utilitaire, le traducteur fait le point de sa carrière; il tire règle et précepte de toute expérience. Ces règles ne sauraient se restreindre au moulage ni à la décantation dont parle le préfacier de Coronal<sup>73</sup>. Quelles sont-elles? – Constituent-elles en bloc, une méthode sûre, un système? – Elles ne sont encore qu'énoncés approximatifs. Adaptation du style au génie de la langue; fidélité à la forme et à l'esprit du texte, conformité au genre; simples préceptes, péremptoires plus qu'inaffables.

Ce sont là qualités intuitives du traducteur dont l'affinement et la pénétration d'esprit tiennent souvent lieu de technique et le libèrent des entraves de l'étymologie.

La conformité à l'esprit du texte, sans contrainte, ni préjudice pour la langue traductrice, voilà le scrupule dominant du traducteur. Notion fondamentale, cette conformité devient vice quand, servile, elle exclut chez le traducteur celle, capitale aussi, du tempérament, de la mentalité sociale du lecteur auquel l'œuvre est destinée. À l'échelle sociale moyenne chaque peuple porte en soi son critère atavique des formes et des modes d'expression propres à sa nature, à son caractère national.

Esprit gaulois et humour comportent la même idée de plaisanterie sous deux formes différentes reflétant chacune le mode vibratoire du français et celui de l'anglais. Fait psychologique aussi nettement nuancé que la démarcation esthétique entre l'ordre corynthien et l'ordre dorique. Fait technique impliquant la latitude indéfinie de la transposition. Le pouvoir illimité de la langue transpositrice, et son adaptation stricte au génie du texte traduit sont-ils conciliables? L'Adaptation, au sens absolu, nous le répétons, ne peut s'entendre que pour certains domaines. Qu'advierait-il de ce principe cher à l'auteur de "Contre les

---

<sup>73</sup> "Not easy to pour into the mould of a foreign tongue a thought so new and daring in expression that it would seem incapable of surviving such a decanting". (Pierre Paul Claudel).

erreurs des Grecs”<sup>74</sup> en présence des anarchies grammaticales, des hardiesses prosodiques telles que :

Mais le fer, le bandeau, la flamme est prête<sup>75</sup>  
Que ma foi, mon amour, mon honneur y consente  
Mon repos, mon bonheur *semblait* être affermi  
La coupable est punie et vos mains innocentes,  
Je ne sait...  
    Qui m’afflige le plus ou sa vie ou sa mort...  
L’une et l’autre *a* pour moi des malheurs sans exemples<sup>76</sup>

Bien rebutante à lire serait une traduction scrupuleuse des auteurs redondants du moyen âge et de la Renaissance. À moins d’une nécessité de documentation littéraire, seuls le fond et l’esprit, non la forme tautologique, de leurs ouvrages sont savoureux et valables aux yeux de qui, peu avide d’archaïsme, ne prend plaisir et intérêt qu’au sujet palpitant dans la plastique idéale de sa langue. Prodige de reviviscence que la transposition d’Erasme<sup>77</sup>, de Rabelais<sup>78</sup>, de Brantôme<sup>79</sup>, au ton majeur de notre siècle!

Ces considérations éclairent d’un jour vrai l’art de transposer, et, confirment les données essentielles de sa technique. Il reste à énumérer les éléments parasites frappés

---

<sup>74</sup> Saint-Thomas.

<sup>75</sup> Iphigénie (Racine; cinq actes imités d’Euripide).

<sup>76</sup> Rodogune (Corneille 1645, V<sup>e</sup> acte) un des plus beaux qui soient au théâtre.

<sup>77</sup> Erasme (Didier 1467-1536) (Rotterdam; le plus grand des humanistes de la Renaissance, gloire qu’il partage dans les encyclopédies avec le chantre de la belle Laure de Norès (Plutarque 1304-74).

<sup>78</sup> Rabelais (François) 1494-1553), à Chinon; bénédictin, médecin, philosophe.

<sup>79</sup> Né à Bourdeilles (1536-1614) abbé Pierre de Bourdeilles, seigneur de Brantome (Dordogne).

d'exclusive dans la traduction. Celle-ci ne tolère en définitive : l'ajouture, l'excision, l'affabulation, ni la substitution. Elle n'admet qu'en touches discrètes, pour la couleur locale, l'emploi de parlures ou de jargons régionaux à moins qu'il ne s'agisse d'un texte entièrement patois ou argot.

Une œuvre de Rudyard Kipling "Sous les Déodars"<sup>80</sup> fourmille de vocables indiens. Le sujet, il est vrai s'y prête. Que Kala Juggot (cosy corner) n'ait pas d'équivalent exact en français, le gymkhana (sporting event) pouvait cependant se rendre par réunion sportive. Quant à Rickshaw, comme titre de l'un des chapitres<sup>81</sup> il suffisait à imposer le climat; et il est abusif de le servir ensuite à satiété comme si pousse-pousse depuis l'exposition universelle de 1900 n'avait pas reçu de Paris droit de cité en français. Qu'on use au moins de l'alternance, se souvenant du précepte de Pascal : Suivant les circonstances, il faut dire Paris, ou la capitale. L'exotisme exagéré appelle la sanction de Boileau :

“Le latin dans les mots brave l'honnêteté  
Mais le lecteur français veut être respecté”

d'où ressort à point la notion de tempérament que nous avons posée déjà comme principe.

Que les gallicismes en anglais abondent; qu'un Edgar Poe en égaille négligemment ses œuvres :

“THE BALLON HOAX”

The subjoined “Jeu d'esprit”  
All sorts of odd doing that I “*ménageais*”  
(L'assassinat de la rue Morgue).  
The “Moutons de Panurge”  
The “Bouleversement” of the rythme  
But this “en passant”

---

<sup>80</sup> Traducteur : M. Théo Varlet.

<sup>81</sup> Rickshaw : Fantôme.

with some “abandon” (Le Club du “Suicide” : L’Ami commun” etc.)

La réciproque n’est point de rigueur...

Nous exposerons plus loin certaines réserves à cet égard.

Sous cet interdit tombe également : “Femme d’une seule idée”. Calque par trop paresseux de one track mind. Même entre deux guillemets, on ne pourrait l’absoudre. La contrefaçon dans le langage familier ou le style dépenaillé ne manque souvent pas de piquant; aussi bien bon nombre de mots, tels que dogcart, globe-trotter ont droit de cité. Ils rejoignent, dans le parler courant, les vocables de sport. Notons ici que la terminologie sportive mérite une place analogue à celle de la technique et de la science. Comme celles-ci, elle porte en soi des éléments plus que rudimentaires d’une langue universelle.

L’impression en est très vive en certaines circonstances, et particulièrement profonde au cours de manifestations internationales telles que celles des jeux olympiques. Lors des joutes radiodiffusées de Wimbledon, de Tokio, de Paris, qui n’a ressenti un frémissement de joie, à la minute où l’attention de toutes les nations civilisées se concentrait dans une identique et intense émotion sur les péripéties commentées et les phases applaudies des tournois, par la magie des résonances familières de la langue sportive universellement entendue et comprise?

Il importe de faire ressortir ici la ligne de démarcation qu’offre l’anglicisme dans la langue française tronquée par l’Atlantique depuis trois siècles. On aperçoit mal, en général, le caractère différent de ce phénomène sur chaque rive. Au Canada l’anglicisme insidieusement incorporé dans la langue jusqu’à la fusion, règne dans la masse à l’état endémique, au point de surprendre la vigilance et la prudence des lettrés mêmes, à qui il arrive fort souvent de l’employer inconsciemment tant sont perfides les pièges de l’homonymie, de l’analogie ou les déviations perverses de la synonymie dans chaque langue.

En France, c’est à la connaissance de tous et par leur plein consentement que l’anglicisme se glisse. On peut dire que, à la différence du canadien c’est volontairement que le français en use, l’introduit dans sa langue parlée ou écrite. Il ne lui échappe pas à son insu ni par lapsus, comme la préposition *à* après le verbe pallier échappait à M. Paul Painlevé, qui

s'en excusait en même temps d'un sourire du coin des lèvres. Le mot anglais est adopté délibérément en France soit par nécessité technique créée par l'absence d'équivalent en français, soit dans les sports, dans l'industrie, ou les sciences parce que, distancés dans ces domaines par l'Angleterre ou l'Amérique, les français jugent logiquement plus simple d'adopter, avec l'innovation étrangère, les vocables précis établis par ces devanciers. D'autre part, que le snobisme ne soit pas étranger, dans nombre de cas, à l'intrusion de certains anglicismes, cela est incontestable; mais là encore c'est en toute conscience que le français y cède. Ainsi M. André Maurois écrit au cours d'un article<sup>82</sup> : "Nos amis les Américains ont dans cette circonstance appliqué la manière "tough" – Il y est allé de son anglicisme avec une sorte d'enjouement sous l'influence du sujet traité et surtout du milieu, etc. Ce même article destiné au "Temps de Paris", eût porté tout simplement : "la manière forte".

André Gide note cette réflexion dans son journal : "Je pense qu'il y a dans la fabrication d'un grand homme quelque chose de particulièrement "welltimed" et que son œuvre souvent doit à l'opportunité une part de sa grandeur" : une sorte d'emprunt plaisant et commode dans une cursive coulée de plume; ainsi "tough" vint-il à la pointe du stylo de Maurois comme un caprice, une fioriture.

Cette distinction entre les deux aspects de l'anglicisme en français tout en faisant une réserve pour les particularismes nationaux, sportifs, techniques ou scientifiques, ne vise pas à amnistier l'intrusion par négligence ou par incurie des indésirables dans une langue; elle les voue plutôt à la loi d'extradition. Notre insinuation au sujet de la situation du traducteur canadien vis-à-vis de celui de France tend à rien de moins qu'un parallèle honorable d'autant plus juste et mérité que, conscient du handicap de la "stagnation (dans la masse) du langage français depuis 1763, d'une adulation constante due à l'évolution indépendante, conditionnée par des influences étrangères ambiantes<sup>83</sup>, le traducteur canadien a su en triompher. Celui-ci toutefois, considérant ce fait du seul point de vue didactique, ne saurait

---

<sup>82</sup> Pour la Victoire.

<sup>83</sup> Définition de M. Gustave Cohen (conférence, citée dans "Le Jeu retrouvé" (Marcel Raymond).

oublier que l'imprégnation de l'anglicisme et de l'archaïsme dans la langue canadienne le met dans une posture difficile quant aux équivalences du langage courant et vivace de France, ainsi que nous l'avons indiqué au Livre IV. Mais cet ouvrage ne tient compte de cette discordance relative, nous le répétons, que du point de vue de la formation préalable du traducteur.

Créations vivantes de la civilisation, les idiomes de la technique, de la science, et des sports sont les plus sûrs et les plus viables “basics” d'entente et de rapprochement des collectivités. De ce fait on peut conclure à la légitimité de l'anglicisme sportif, voire à sa nécessité, et par déduction, à la futilité d'un purisme entêté là-contre jusqu'à ressusciter et remettre en circulation des vocables périmés ou tombés dans l'oubli depuis des siècles avec les choses mêmes qu'ils désignaient. Zèle anachronique qui sert moins la langue que l'oryctologie<sup>84</sup>.

Un cas plus grave, celui de substitution se présente dans la traduction du roman canadien écrit par un anglais<sup>85</sup> et traduit par un français. L'action située dans le cadre canadien est de ton réaliste. L'auteur fait parler le héros en anglais. Le traducteur s'est avisé de le faire patoisier. Avant de céder à cette tentation que ne s'est-il souvenue, à ce sujet, des critiques qui, de France se sont élevés contre un tel usage du parler régional dans “30 arpents” par Ringuet, qui pourtant ne l'avait pas poussé jusqu'à l'abus.

Ce ton criard, sous prétexte de couleur locale est péché de métier d'abord, puis de psychologie économique, car il restreint l'intérêt du sujet, et par conséquent l'envergure du marché aux limites du territoire. Le coupable s'en contentât-il, par modestie, celle-ci est méprisable; ou par désintéressement? – vertu discutable en l'occurrence! De toute façon ni l'un ni l'autre motif ne sauraient absoudre d'une faute de goût et de tact. Qui se pique d'esthétique sait par de simples touches marquer un caractère. L'original pour ne comporter point de parlure “canadienne” n'en fut pas moins un succès. Un simple dessin vaut mieux qu'une photographie. Le bon anglais du roi réussit à camper un canadien de vraie souche

---

<sup>84</sup> Science des fossiles.

<sup>85</sup> “Napoléon Tremblay” par Angus Graham, traducteur M. Champroux.



française. En forçant la note, au lieu d'une belle œuvre on ne fait qu'un hors-d'œuvre. C'est se fourvoyer que de passer outre à ces considérations.

L'auteur<sup>86</sup> d'un beau livre s'en est gardé. Il a su parler de ce qu'il voyait. "Ce livre, commente Elie de Gramont, où les pages sont chauffées par le dialogue algérien et les personnages pris dans la réalité"... mais l'auteur n'a pas osé aller jusqu'à l'extrême débraillé de l'indigène et adopter son parler savoureux"<sup>87</sup>.

Encore une leçon qui devrait refréner l'exploitation, pour le moins intempestive du parler de la tourbe comme de toute caricature d'une langue. Certaine parodie est d'art. Une langue contrefaite ressortit plutôt au musée Dupuytren. Pour épargner toute... maculation à la langue souveraine, et un supplice aux oreilles "civilisées"; afin de brider enfin l'engouement vulgaire, qui confine à la psychose, pour ce condiment âcre à trop de productions... artistiques, l'on ne saurait mieux prescrire, comme antidote, à ceux qui pourraient encore s'abuser sur la valeur des parlures régionales, la lecture des quelques lignes que consacre à la question, M. Albert Dauzat dans l'introduction à son "Tableau de la langue française"<sup>88</sup>.

The young Travelers<sup>89</sup>, par Daisy Ashtor, jeune prodige de 9 ans est victime de ce

---

<sup>86</sup> "Lucienne Favre, d'Alger".

<sup>87</sup> Mémoires (Elie de Gramont).

<sup>88</sup> Mais il importe surtout de montrer comment le peuple illettré livré à lui-même, appauvrit le langage, et lorsqu'une civilisation a été détruite ainsi qu'à l'époque des Grandes Invasions avec quelles difficultés, quels tâtonnements, quelles lenteurs, on est parvenu à recréer peu à peu un instrument de pensée à la hauteur des besoins intellectuels. "La science a renoncé depuis longtemps aux conceptions" romantiques" des néo-grammairiens qui voyaient dans les langues populaires, dans les patois, dans les plus pures, seules soumises aux lois régulières de la phonétique. La dialectologie contemporaine, à la suite de Gillieron, a précisément prouvé le contraire. On verra, chemin faisant quel déchet a laissé derrière lui le latin vulgaire, et de nos jours, tout ce que le français populaire a laissé perdre (ou a confondu), et, en regard, tout ce que (mots, formes, tours, expressions), la langue cultivée et littéraire a sauvé et conservé pour augmenter les moyens d'expression, marquer et varier les nuances." (Introduction p. 9).

<sup>89</sup> Traduit par M. Maurice Sachs, édition du Roseau d'Or.

même travers.

Une fausse conception du climat et de la simplicité de ton y règne. Le traducteur, que Jean Cocteau se flatte de découvrir, et qu'il louange à propos, a, avec le souci visible cependant, de conserver le style de l'ouvrage, en a altéré le caractère dépouillé et charmant, par des anglicismes, des tournures et des vocables qui à maints endroits donnent à la fillette-auteur, un air de petite anglaise qui écrit mal en français. Comme si pour relever mieux le talent d'un petit prodige il fallût lui prêter le blésement infantile!

Le traducteur, assure-t-on, avait au préalable épuré le texte anglais des fautes d'orthographe et de ponctuation. Pourquoi lui en prêter des pires en français et le travestir ainsi, apparemment, en son propre traducteur. Qu'on en juge, et qu'on veuille bien reconnaître, dans cette citation, une confirmation des principes que nous venons d'exposer.

*Prenez soin de* votre bronchite (take care of your bronchitis)

Bien, je paye *pour* la voiture dit M. S.

(I pay for the car)

Vous piétinez mes bagages- pour : vous marchez sur...

M. Salteina *s'excita* beaucoup au sujet de...

*s'anima*

Nous ferons mieux de réunir nos bagages

*ferions*

Un valet de pied *grandiose*

(solennel)

J'ai eu raison de ne pas lui donner de pourboire *souffla* M. Salteena

(murmura, chuchota (whispered))

La chose à faire c'est de laisser 2 sh.  
Nous n'avons qu'à lui laisser...

Vous avez une bien somptueuse maison Bernard  
riche ou luxueuse demeure

C'est à peu près décent répondit M. S.  
C'est cependant modeste...

Il dit d'une voix jalouse  
(d'un ton d'envie)

Alors je *finirai* mon chapitre  
(vais finir là) mon chapitre

Écoutez dit M. S. très agité, j'ai *eu du thé* dans mon lit. (I had tea)  
.....j'ai (pris le thé) ...

Bien que je ne *peux* pas me dépêcher dit M...  
puisse

Il entra audacieusement  
(hardiment)

Enfin il arriva à une porte *libellée* Clincham Comte de  
portant sur une carte (labeled)

Au dessus de la cheminée était *pendu* le portrait d'une  
accroché  
dame en décolleté qui avait tout à fait l'air de la

(révélaît, trahissait, reflétait

*chose.*

bien son caractère).

Il est le fils d'un excellent boucher, mais sa mère était d'une *décente* famille  
(modeste)

Je n'ai pas beaucoup de détails sur lui mais sans aucun doute il *subviendra*  
à tous vos besoins.

..... Il (se chargera de toutes les dépenses)  
(assumera)

Il finit ses rognons, *agaça* les oiseaux...  
(taquina)

Il n'y a pas jusqu'à quelques locutions argotiques qui ne viennent sous la plume naïve du petit écrivain, comme au bout du stylo d'un Francis Carco, la déguisant en grande fille délurée : "Elle a piqué un fard! Naturelle chez une petite Ashtor parisienne, l'expression est déplacée dans le milieu, et à l'âge du petit prodige écossais; elle le désaxe; la fausse équivalence ici de *she blushed* choque et déroute le lecteur. Celui-ci rassuré quant à la véridicité de l'auteur et de son ouvrage, par la préface où Jean Cocteau sait lui enlever toute tentation de croire à la supercherie, souhaite toutefois qu'aucune maladresse dans le cours du livre ne vint contrecarrer ses bonnes dispositions... et évoquer à son esprit le souvenir de l'apocryphe célèbre d'une certaine petite Clothilde de Surville<sup>90</sup>.

En résumé, les grands leviers de la traduction, la transposition et la modulation, dont nous avons démontré le rôle primordial et l'amplitude d'action à l'échelle des possibilités

---

<sup>90</sup> Les poèmes de Clothilde de Surville, enfant prodige du XV<sup>e</sup> siècle à qui est attribué avec certitude, grâce que quelques anachronismes de style font attribuer au marquis de Surville vivant au XVIII<sup>e</sup> siècle.

de cet art, ne s'assignent d'autre frontière que celle des artifices déshonnêtes : l'omission, l'ajouture, l'excision, l'affabulation, et la substitution,<sup>91</sup> impudentes privautés, dont la dernière est certes la pire, qui mettent le délinquant en posture infamante, et au ban des traducteurs. Elle sont injustifiables parce que, fussent-elles supérieures au texte, elles sont toujours, par contraste, caricaturales.

Ce canon de probe traduction et l'harmonieuse transposition, nous paraît correspondre assez véridiquement à celui de certaine esthétique que Pierre Mille a formulée en une spirituelle boutade : "Il est bouffon de vouloir immortaliser une négresse en marbre blanc".

---

<sup>91</sup> Qui comporte toute rectification d'ordre historique, chronologique, généalogique, géographique, scientifique, philosophique, dogmatique. Mais qu'il ne faut pas confondre avec ajouture (mot étranger à l'idée ou au texte) ni avec modulation (mot ou phrase issue de l'esprit ou du vocabulaire d'un texte). Ce qui constitue un point de technique du programme d'enseignement de l'Institut de Traduction.

## LIVRE IV

### Chapitre I

Les écueils que le traducteur doit affronter sont, certes nombreux. L'un des plus subreptices et périlleux est sans doute l'idée préconçue de l'intraductibilité de certains genres, de certains auteurs.

Cette tendance, plus moutonnaire que raisonnée, devant l'originalité, la bizarrerie de forme et la transcendance de pensée ou d'expression, l'incline à conclure à priori à l'impossibilité de les transposer en équivalences parfaites. Pusillanimité dangereuse! Le préjugé se cristallise et impose au traducteur des zones frontières. Il restreint la portée de l'art, et s'incrétant par arbitraire, le frappe d'impuissance. Il parque l'aigle en lui coupant les ailes.

L'inhibition en matière de traduction est-elle comme en d'autres domaines, un fait absolu dans des cas déterminés? Survient-elle au contraire toujours fortuitement dans des circonstances variables suivant le genre, la langue, le contexte? Et dans ces conditions, n'est-elle qu'apparente, et subordonnée aux limites des capacités ou du talent de l'artiste? Nous croyons pouvoir conclure ici avec certitude à l'affirmative. Que le savoir et le savoir-faire résolvent tout problème en tout domaine, hormis les impossibilités de loi, est un lieu commun. En l'espèce, celui de la traduction, d'ordre linguistique, se circonscrit aux langues indo-européennes. Celles-ci, divisées en trois catégories distinctes, les langues néo-latines pour le plus grand nombre, les saxonnes et les slaves, sont toutes connues désormais, dans leurs formes et leurs modes d'expression, enseignées et pratiquées systématiquement pour l'interéchange des relations internationales. On peut donc considérer le champ d'action de l'art de la traduction comme limité au nombre de ces langues connues et par conséquent ne présentant pour lui de cause d'impossibilité, que l'insuffisance professionnelle du traducteur.

Or celle-ci ne peut s'admettre, sur le palier où nous plaçons l'art de traduire. Nous ne saurions accorder à cet art les clauses de l'aléa, de l'à-peu-près, de la médiocrité.

“L'art, à l'encontre des truismes surannés, “évolue avec la vie où rien n'est jamais

acquis, tout est sans cesse remis en eju<sup>92</sup>.

En peinture les infinies possibilités de la couleur n'apparurent pas avant le 19<sup>e</sup> siècle aux profanes et aux attardés. La théprie des ombres colorées ne trouvait pas grâce devant certains cénacles à peine résignés aujourd'hui à admettre leur existence dès le XV<sup>e</sup> siècle<sup>93</sup>. C'est le sort de l'art de traduire lié au jeu des nuances et des harmoniques du langage, reflet direct de l'évolution d'un peuple et de son environnement.

La traduction d'œuvres de la période primitive d'une langue, présente sans conteste quelque difficulté. Toutefois Villon, Marot, Rutebeuf, d'Urfé, Rabelais, ne retrouveraient-ils pas leur teinte originale et leurs résonances en l'anglais de la même époque?

Les fragments de Dante que Littré publie (1265-1321) en font foi, semble-t-il, sans qu'on y voie quelque obstacle si ce n'est la rareté relative de médiévistes consommés, j'allais dire contemporains, par trope, à l'instar d'un illustre tragédien<sup>94</sup> qui pour la représentation d'Œdipe-roi réclama distraitemment à l'accessoiriste un fauteuil de l'époque, mais neuf...!

Il n'est pas pareillement inconsideré de tenir pour acquis l'équivalence en tonalité et en couleur de deux langues d'un même stage d'évolution. Trouvée leur note fondamentale, on peut admettre que leurs résonances et leurs harmoniques leur sont restituées dans le rapport mathématique de similitude, non d'identité, voisin de 1 à 1. Puis posant que la transposition des langues, opération d'ordre intellectuel, est assimilable à celle qui se pratique dans tous les arts, particulièrement dans la musique, sœur du langage parlé, d'un instrument à un autre, voire de famille différente, les sonorités, pour être d'un autre timbre, ne perdent rien de leur intensité émotionnelle, de ton et de rythme, leur justesse d'expression

---

<sup>92</sup> René Huyghens.

<sup>93</sup> Les ombres violettes du polyptique de Gonçalves (1458) (découvert par le docteur José de Figueiredo, conservateur du musée de Lisbonne, ministre dans le cabinet de Salazar), dans la chapelle Saint-Vincent à Lisbonne, construite en 1450 par Alphonse V. (Elie de Gramont "La chimie de la vie").

<sup>94</sup> Mounet Sully de la Comédie Française.

étant fonction de la sensibilité et de la virtuosité de l'interprète<sup>95</sup>.

En conclusion nous pouvons affirmer, croyons-nous : L'expression de la pensée en passant d'une langue dans une autre change de timbre, non pas d'intensité. Cette opération de l'esprit, sorte de transfusion où rien chez le sujet n'est changé que la teneur de ses globules, nous paraît assez bien analysée dans les lignes suivantes d'André Gide<sup>96</sup>.

“Langworth Chambrun qui écrit : ce qui caractérise leur (les traducteurs de Hamlet) sincère effort c'est le désir de se rapprocher le plus possible du texte original. Chacun a voulu rendre avec plus d'exactitude que son devancier la pensée de Shakespeare”. Jusqu'à présent Chambrun est dans le vrai”, commente Gide; “et c'est ici que nous cessons de le suivre, moi du moins; ou du moins c'est ici que ma traduction va différer des précédentes; et sinon je ne l'aurais pas entreprise, car je ne puis prétendre pousser l'exactitude dont parle Chambrun plus loin que ne l'ont fait F. V. Hugo, Schwob, Pourtalès ou Copeau<sup>97</sup>. Mais Shakespeare n'est pas un “penseur”, c'est un poète, et sa pensée ne nous importe guère sans les ailes qui l'emportent dans l'empyrée. C'est cet essor de la pensée qui nous importe, non la pensée même et la ratiocination aptère. De plus il ne s'agit pas ici de contenter un lecteur, mais d'offrir un texte à l'acteur chargé d'interpréter un rôle; et le pire défaut du texte des traductions que je consulte, est d'être ininterprétable, irrespirable, cacophonique, privé de rythme, d'élan, de vie, parfois incompréhensible sans une attention soutenue que n'a pas, au théâtre, le temps de prêter, le spectateur.

... ces précédents traducteurs... m'ont parfois; par leur exactitude scrupuleuse, grandement facilité ma tâche; mais c'est où leur effort s'arrête que le mien commence, qui requiert toute mon attention, tous mes soins, toutes mes vertus, tous mes dons. Rien de plus facile que de quitter l'exactitude pour le lyrisme et de perdre pied. Mais il s'agit précisément de ne rien perdre, ni pied, ni aile, ni raison, ni rime (ou rythme), ni logique, ni poésie. Or cela reste d'une difficulté qui souvent paraît insurmontable; mais il faut s'en tirer, et parfois je

---

<sup>95</sup> Le célèbre guitariste Segova... interprète de façon saisissante Back et Scarlatti.

<sup>96</sup> Lettre-préface de la traduction de Hamlet (1945 New-York).

<sup>97</sup> Il omet Letourneur, Pierre (1736-1788).



m'achoppe à une phrase, je la retourne et la mastique ou la rumine et quand je suis satisfait, la relisant le lendemain, je la reprends encore. Je voudrais qu'il n'y parût pas; je l'espère et que l'on pût penser : qu'y avait-il de si compliqué là-dedans? C'était tout simple! MAIS...

### QUOT CAPITA TOT SENSUS...

À propos de “Dédales” de Théodore Fontanes, un critique<sup>98</sup> écrit : “C’est (l’auteur) un ciseleur, patient, conscient, mesuré, un paysagiste amateur d’aquarelles rapides évoquant le vieux Berlin, un styliste jouant supérieurement avec les syllabes, les noms propres, les associations d’idées et de sentiments, les allusions, les réticences. Voilà pourquoi il est intraduisible. Le pauvre traducteur quel que soit son talent restitue la note fondamentale non pas les harmoniques, ni les résonnances. Tout l’implicite savoureux que devine un Berlinois, disparaît”. Holà! – Exécution de la traduction sous le couperet d’un paralogisme en trois points, à savoir : pour incapacité à rendre 1) les subtiles sous-entendus ou les profondes restrictions mentales d’une autre langue? – À moins qu’il ne s’agisse de traduire Paul Valéry en congolais... 2) les harmoniques ni les résonnances d’une note fondamentale? – À moins qu’on ne confonde décalque avec traduction... 3) l’implicite savoureux qu’on devine? – À moins qu’on ne tienne le traducteur pour un primaire...

À moins, en définitive, qu’on ne juge les langues de lignée indo-européennes frappées du vice rédhibitoire d’impuissance d’évocation, de musicalité, d’articulation syllabique. Pareille assertion conclut par l’absurde à l’inanité, à l’inutilité même de la traduction, à son danger aussi bien par carence verbale et syntaxique de toute langue existante. Elle fait table rase de son œuvre éducatrice et évolutive depuis plus d’un millénaire.

Mais elle se heurte et se brise à d’autres assertions qui, intangibles parce que irréfragablement fondées sur l’observation et l’analyse, impliquent une expérience concluante. La sentence de Charles Rollin entre autres est irrécusable à cet égard : “Dans

---

<sup>98</sup> Pierre Loison.

l'effort de traduction, c'est la lettre qui tue, mais l'esprit vivifie". Cette formule lapidaire découle indubitablement de l'expérience; elle est le fruit du labeur, non de la théorie. Elle condense une vérité patiemment acquise et scrupuleusement vérifiée, et la livre en axiome à l'expérience qui continue.

Or ce résultat s'obtient par la compréhension du texte, et si l'intelligence conçoit l'esprit de ce texte, elle peut l'exprimer. L'impossibilité de traduire les divers aspects de la pensée exprimée dans une autre langue provient donc de l'incompréhension, par conséquent de l'incapacité du traducteur à faire œuvre de traduction.

Et c'est à cette inaptitude seule, à l'insuffisance de préparation et de maturation de qui s'aventure dans l'art de traduire, que s'aheurtent en général de prétendues, ou sous-jacentes difficultés telles que : l'hypocrisie artiste d'un Proust; le mensonge œuvre d'art d'Oscar Wilde, dont les pièces "s'éclairent par dessous" (A. Gide); la dialectique gymnasiarque de Chesterton; le contentement de style de Conrad, la lourdeur et le malaise qui imprègnent son "Under Western eyes"; de même la hardiesse des expressions et les métaphores par quoi, a-t-on dit, Pope est difficilement traduisible.

Je pense plutôt que le sujet se propose par tout cela même au talent de l'interprète.  
Est-ce que, d'aventure, sont perdues l'allusion,

"IF"

If you keep your head when all about you  
1 Are losing theirs and blaming it on you;  
If you can trust yourself when all men doubt you,  
But make allowance for their doubting too;  
If you can wait and not be tired by waiting,  
3 Or being lied about, don't deal in lies,  
Or being hated, don't give way to hating,  
And yet don't look too good, nor talk too wise.

If you can dream—and not make dreams your master;  
4 If you can think—and not make thoughts your aim;  
If you can meet with Triumph and Disaster  
5 And treat those two imposters just the same;  
If you can bear to hear the truth you's spoken 2  
Twisted by knaves to make a trap for fools,  
Or watch the things you gave your life to broken,  
6 And stoop and build 'em with worn-out tools.

If you can make one heap of all your winnings  
And risk it on one turn of pitch-and-toss,  
7 And lose, and start again at your beginnings  
And never breathe a word about your loss;  
If you can force your heart and nerve and sinew  
To serve your turn long after they are gone,  
And so hold on when there is nothing in you  
Except the Will which says to them: "Hold on!"

If you can talk with crowds and keep your virtue,  
Or walk with Kings—nor lose the common touch,  
If neither foes nor loving friends can hurt you, 9  
If all men count with you, but none too much;  
If you can fill the unforgiving minute  
With sixty seconds' worth of distance run. 10  
11 Yours is the Earth and everything that's in it.  
And—which is more—you'll be a Man, my son!

Rudyard Kipling

l'association d'idées, dans la traduction de cette phrase de Love for LoveII, de Congreve :

## LA TRANSPOSITION PRINCIPE DE LA TRADUCTION

He has a damned Tyburn face without benefit of clergy”. Il a une satanée face de gibier de potence, sans bénéfice de clergie. (P. Daviault p. 65). Il ne le semble point.

Réfuter plus avant les motifs invoqués de la prétendue intraduisibilité d’un texte serait futile pétition de principe. Nous développerons, chemin faisant, à l’article culture, les conditions, impliquées dans la conclusion ci-dessus, que requiert l’art de la traduction.

Enfin la traduction par A. Maurois de “IF” de Rudyard Kipling n’offre-t-elle pas un exemple de magnifique aisance à atteindre l’effet de l’original avec toute son intensité, toute sa force par la sûreté et la hardiesse de sa transposition et de ses modulations.

### “SI”

Si tu peux voir détruit l’ouvrage de ta vie  
6 Et sans dire un seul mot te mettre à rebâtir,  
Ou perdre en un seul coup le gain de cent parties  
7 Sans un geste et sans un soupir;

Si tu peux supporter d’entendre des paroles  
2 Travesties par des gueux pour exciter les sots  
Et d’entendre mentir sur toi leurs bouches folles  
3 Sans mentir toi-même d’un mot;

Si tu sais méditer, observer et connaître,  
4 Sans jamais devenir sceptique ou destructeur;  
Rêver – mais sans laisser le rêve être ton maître,  
Penser – sans n’être qu’un penseur;

Si tu peux rencontrer Triomphe après Défaite,  
5 Et recevoir ces deux menteurs d’un même front,  
Si tu peux conserver ton courage et ta tête 1  
8 Quand tous les autres les perdront.

9        Alors les Rois, les Dieux, la Chance et la Victoire    10  
11       Seront à tout jamais tes esclaves soumis,  
12       Et, ce qui vaut bien mieux que les Rois et la Gloire,  
          TU SERAS UN HOMME, MON FILS

(Traduction d'André Maurois)

Ce morceau n'est pas pour plaire aux tenants d'une stricte fidélité au texte, ni satisfaire les fervents d'une simplicité omniprésente, et pour qui Lafontaine est le commencement et la fin; Cimabue, la peinture idéale jusqu'au jugement dernier. Ceux-là, d'une chiquenaude repoussent le morceau; ils en réprouvent l'ordonnance, anarchique à leurs yeux. Ce déplacement d'une idée ou d'une phrase, comme un musicien renverse un accord leur est outrageant. La condensation d'une période en un seul mot qui en relève la banalité leur paraît odieuse profanation. Cette outrance est peut-être respectable. Mais l'admiration sans réserve que suscite l'achèvement parfait de la traduction de "IF" par André Maurois, l'est tout autant, et l'on est justifié d'y reconnaître le prototype de la traduction dégagée de l'emprise de la lettre, déliée des entraves de la facture même d'un texte et qui, sans qu'il en coûte à l'original un seul mot essentiel, ou la moindre altération de la pensée qui y règne, renverse pourtant leur ordre, et dans celui du génie d'une autre langue transpose l'idée et la porte en crescendo logique, et sans trahir, à son plus splendide épanouissement.

Car, dès l'abord, repoussant plus loin, et pour cause, "If you can keep your head when all about you are losing theirs"... c'est de plus profond qu'il attaque :

Si tu peux voir détruit l'ouvrage de ta vie    6

Ou perdre en un seul coup le gain de cent parties    7

Et par un rationnel échelonnement des difficultés morales et matérielles à vaincre il poursuit :

Si tu peux supporter d'entendre tes paroles travesties    2

Si tu sais méditer, observer et connaître...

## LA TRANSPPOSITION PRINCIPE DE LA TRADUCTION

4 Rêver – mais sans laisser le rêve être ton maître  
Penser sans n'être qu'un penseur;

5 Si tu peux rencontrer Triomphe après Défaite

Puis, visant la conclusion, il ramasse les éléments épars qui la comporte et la constitue :

If you can force your heart and nerve and sinew  
8  
If you can talk with crowds and keep your virtue  
Or walk with Kings—nor lose the common touch,  
9 If neither foes nor loving friends can hurt you,  
10 If you can fill the unforgiving minute  
With sixty seconds' worth of distance run  
  
11 Yours is the Earth and everything that's in it  
12 And—which is more—you'll be a Man, my Son!

La confrontation impartiale des deux textes au moyen des renvois chiffrés est édifiante sur le caractère également fort des strophes. La construction ascendante de l'idée, concentrée dans la dernière phrase, s'opère différemment dans l'une et l'autre langue selon leur génie propre, au préjudice d'aucune cependant. Voilà ce qui est rendre excellent l'esprit sans rien perdre de la lettre tout en la transfigurant par une suprême maîtrise de la modulation et de la transposition.

Le concept d'intraduisibilité nous paraît irrecevable dans le champ de la traduction moderne; inadmissible sur le palier d'évolution des langues indo-européennes, inconcevable au niveau supérieur des possibilités atteintes dans toutes les littératures adultes du monde civilisé.

Mais nous croyons qu'il est des ouvrages non-traduisibles. Nous désignons par cette nuance de préfixe toutes œuvres qu'une saine morale réproouve. Celles, cela va sans le dire,

d'un réalisme outrageant qu'un mercantilisme éhonté exploite en violation des lois; celles d'un réalisme ou surréalisme audacieux qui sous le couvert spécieux d'un art modernisant mais étranger à l'art vrai, ne sont que scatologiques ou libidineuses. Celles qui sans fatras, par simple prétériton aident à escamoter la morale individuelle comme la morale sociale<sup>99</sup>.

Il y a celles aussi que l'inquiétude, l'obsession, l'instabilité, névroses du siècle, font naître sous l'aspect scientifique de psychanalyse, ou sous forme psychologique d'introspection ou de simples confessions. Cette sorte d'exhibition de tares et malformations, souvent aussi chastes d'intention que des planches d'anatomie, ressortit à la physiologie et à la psychiatrie.

Cette dernière catégorie d'ouvrages mérite à nos yeux quelque tolérance sous la réserve que des lois draconiennes en limitent et circonscrivent la dissémination exclusivement à la population adulte et instruite. L'adolescence avant l'âge de vingt ans est inapte à assimiler ces... "nourritures", forcées aux champs d'épandage de la vie âpre, fiévreuse, sophistiquée, morbide, qu'il faut ingérer graduellement par l'expérience appuyée sur une solide formation morale préalable, mais non par ingurgitation massive de produits littéraires, alambiqués : comprimés synthétiques dénués des catalyseurs essentiels à l'assimilation que seule la vie adulte fournit à point et sans danger.

"L'art n'est pas la morale, mais les deux ne se séparent pas"<sup>100</sup>. (Chanoine A. Sideleau)

Mais traduisibles sont toutes les formes de l'ironie où rivalisent de verve le pastiche, l'humour et l'esprit attique, formes respectives de l'esprit de drôlerie saxon et latin. Les mots d'esprit, les jeux de mots, le calembour même, si exécration à Victor Hugo<sup>101</sup> présentent de subtiles difficultés apparemment invincibles, d'assonances ou de ressemblances syllabiques. Le recours à la similitude de situation, et à l'analogie de mécanisme dans la langue traductrice fournit la pointe. André Gide en présente une de bonne trempe au troisième acte, Scène I de Hamlet :

---

<sup>99</sup> Pierre Loison (Études, 20 mars 1934).

<sup>100</sup> Action Universitaire, mai 1945.

<sup>101</sup> Qu'il nommait la fiente de l'esprit.

I would have such a fellow whipped for *o'er doing Termagant*; it out-herods Herod: pray you avoid it.

De pareils *sur-Artabans* méritent le fouet. Évitez ces exagérations, je vous en prie.

... but he must build churches then, or else shall he suffer not thinking on, with the hobby horse, whose epitaph is “for, O, for, O, the hobby horse is forgot”

Mais, il faut alors qu’il ait construit des cathédrales, car sinon il risquerait de n’avoir pas d’autre épitaphe que celle du cheval de bois : *Bascule! Bascule!* vieux cheval de bois, *dans l’oubli*”.

Acte V Scène 1 :

Hamlet: “Whose grave’s this, sir?”

First clown: Mine, Sir.

H.— I think it be thine, indeed; for thou liest in’t.

F. Cl.— *You lie out on’t, sir, and therefore it is not yours; for my part, I do not lie in’t and yet it is mine.*

H.— *Thou dost lie in’t, to be in’t an say it is thine: ‘tis for the dead, not for que quick: therefore thou liest.*

F. Cl.— “tis a quick lie, sir: ‘twill away again, from me to you.

H.— À qui est cette tombe, mon ami?

Premier paysan : À moi, Monsieur.

Hamlet— Tu dis qu’elle est à toi, parce que tu es dedans.

P.— Pays. En vous disant qu’elle est à moi, *c’est vous que je mets dedans*, Monsieur, encore que vous restiez dehors :

Hamlet.— *Et toi, qui es dedans, tu te donnes les dehors d’en être l’occupant. Mais tu t’en occupes, sans l’occuper. Les tombes c’est pour les morts non pour les vifs.*

P.— Pays. Le plus vif c’est ce que nous disons là.

Une revue à traduire propose entre autres facéties : “Look ahead, plan ahead, keep your head and you’ll be ahead.



Une honnête traduction en français court à l'échec par cette fastidieuse répétition. Et pourtant avec son unique boule, mais colorée, le jongleur crée l'illusion d'une variété et d'une quantité de boules "Lève la tête, ayant toute la tête, et quelque but en tête, tient tête au fou dont ne blanchit jamais la tête, et sans tourner la tête, marche toujours... à la tête!"

La boutade suivante : *you said it*

Horse sense is something a horse had that

Keeps him from betting on people.

Par la fidélité au texte la traduction perdrait la partie; il lui faut recourir à la modulation : *Bien dit* : L'instinct chez un cheval c'est le gros bon sens qui l'empêcherait de miser sur son jockey.

Dans ce domaine de difficultés caractérisées s'intègre le *néologisme*, cet intrus, ce corps étranger, le plus "étranger de tous dans la cité" pour qui n'existe de tolérance mie; à moins que le génie n'intervienne, ou le hasard, son fidèle ami, plus heureux souvent que lui. "Vrombir" est entré d'emblée à l'académie sans que celui qui le créa y entrât jamais; droit de cité à l'enfant, français de forme et d'esprit; non au père, français de culture et d'adoption, Verhearen si je ne m'abuse.<sup>102</sup> "Amousie dont Ste Beuve affligea la gent vaticinante dépourvue de "l'influence secrète", ne franchit point le seuil du Palais Mazarin.

"Je ne puis comprendre chez Marcel son *absentement* quand je lui parle (Journal de A. Gide). Fémineux de Émile Faguet que M. Édouard Montpetit cite dans ses Souvenirs p. 177 en relatant un entretien fort intéressant avec l'académicien "Eh oui il y a féministe; mais il y a l'homme qui aime les femmes... j'avais besoin d'un mot"<sup>103</sup>. Les Canadiens, un jour eurent aussi besoin d'un mot; et ils ont inventé... suiveux, gauloise coïncidence! Disquer est sorti des bas-fonds cinéastes. Bureaucratiser est une spore éclore du rond-de-cuirisme, et que

---

<sup>102</sup> Poète belge né à Saint-Amand 1855-1916.

<sup>103</sup> À propos d'un article consacré à Colette Yver; il est inséré dans son livre "Démission de la Morale".

M. Firmin Roz a su cueillir à propos.

J'avoue, humble aliboron repentant au tribunal du pur langage, que par deux fois je commis le délit qu'on réprovoque. À la première le crime m'était imposé par la nécessité de la mise en page, que l'on sait implacable, et prête à sacrifier à l'espace strictement accordé au texte original, les attributs les plus sacrés de la langue. Il advint que dans le quadrilatère exigü consacré à la réclame d'un papier carbone<sup>104</sup>, d'importance pourtant, et qui se qualifiait brièvement de *one time carbon*, le français se heurtait à l'impossibilité de satisfaire à la fois au laconisme publicitaire de l'anglais et à la parcimonie géométrique de sa typographie – que faire?... Crucial moment. Sommé d'optempérer à l'inexorable prote : mi-résigné, mi-contrit, je forgeai “univolte”. – L'accueil souriant que reçut ce nouveau-né écourta ma honte.

Le néologisme doit surgir d'une nécessité nouvelle, d'une perception neuve. On peut donc s'étonner que crucial, qu'on a dit inventé par Henri de Jouvenel, de diplomatique mémoire, ait été consacré comme tel alors qu'il n'est qu'un détournement de fonds botanique ou philosophique.

Un certain autre : “Connaissabilité”, échappé au traducteur de “Sous les Déodars”<sup>105</sup> (déjà cité) : “L'un des rares avantages que l'Inde possède sur l'Angleterre est une grande “Connaissabilité” –. S'apparente-t-il aux notions de temps et d'espace qui sont connaissables? Non pas. C'est pour le sens de sociabilité entre citoyens que le traducteur<sup>106</sup> l'a détourné lui aussi de la philosophie. C'est là user par trop de l'analogie, si ce n'est du moindre effort.

Une deuxième fois, ai-je dit, je fus induit en... néologisme, et ce fut tout de bon pour un de ces ineffables composites de la langue de l'Oncle Sam, que voici dans son splendide... illogisme : Got a *left-handed eye*? – Je laisse à juger comme il est palpitant d'affronter un tel défi. Duel de langages. Qu'il est glorieux alors d'en découdre de l'estoc d'un d'Artagnan! Le paragraphe qui suit ce titre provoquant indique au lecteur le moyen mécanique de vérifier

---

<sup>104</sup> Autographic Register Co.

<sup>105</sup> P. 116. Edit. Nelson, Paris 1925.

<sup>106</sup> Traducteur : M. Théo Varlet.

s'il est right eyed or left eyed : comme on est gaucher ou droitier.

Mauvais bretteur non sans vergogne pourtant, c'est par deux coups... néologiques que je surmontai la difficulté : Êtes-vous dextroculaire ou sénestroculaire? La trouvaille parut toute naturelle aux intéressés<sup>107</sup>.

Des esprits plus critiques que férus de sémantique insinuèrent, à propos toutefois, que j'eusse pu tout aussi bien m'inspirer des vocables héméralope, nyctylope, achromatope déjà au vocabulaire de l'ophtalmologie. Or formés non comme dextrolope et sénéctrolope ou dextrochère, sénestrochère, mais de deux éléments latins comme destroyre et dextrorsum, senestrorsum, dextroculaire et sénestroculaire pouvaient mieux convenir au genre publicitaire du texte, et fantaisiste par surcroît.

Cette considération détermine à poser en règle de principe de la diversité de ton, de vocables, de style, conformément au genre, au caractère du sujet, du milieu, des personnages, de leurs fonctions<sup>108</sup>.

---

<sup>107</sup> Throp-Hambrock News 1944 January Laboratory controlled industrial finishes (texte anglais et français).

<sup>108</sup> Il serait ridicule disait Saint-Jérôme de ne vouloir être qu'un orateur sauvage au milieu des richesses de Crésus et des délices de Sardanapale "La Chine et les missions," chronique du Roseau d'Or n° 2574.

## Chapitre II

“Un homme n’est pas complet dans tous les domaines...”<sup>109</sup>

Chaque sphère d’activité possède en propre une terminologie et une phraséologie qui s’impose au traducteur.

Les gens de loi ont un style et des expressions consacrés par des siècles de législation et de jurisprudence. Leur apparente désuétude n’est pas signe de stagnation mais de stabilité de l’esprit des lois.

La bourse et la finance désignent leurs transactions autrement que le commerce. Le glossaire de l’assurance sur la vie, contre l’incendie ou les accidents, diffère de celui de l’assurance maritime “ancrée” dans la civilisation dont il a la patine séculaire, comme le lexique de l’industrie mécanique diverge de celui du textile et de la teinturerie.

La médecine a un idiome particulier, comme la philosophie, la psychologie et la psychanalyse ont chacun le leur, qu’il ne faut mêler ni confondre. Que le profane n’y voie qu’un jargon et que sottement il s’en gausse, c’est là méprisable travers pour le traducteur qui, non seulement par fonction s’y conforme mais par vocation en admire le coloris, le pittoresque, la concision.

Pourtant et à moins qu’une longue application ne lui en ait assuré la maîtrise il ne saurait éviter l’échec que réserve au novice présomptueux son mépris de l’aide d’un homme du métier, de l’art, de la technique ou de la science dont il a assumé ou entrepris de traduire les textes. Le panier au rebut dès les premières lignes de l’article ou du livre, tel est le stérile aboutissement de son imprudent labeur. Il n’échappe à cette humiliation que pour avoir intelligemment recouru aux lumières des autorités et des maîtres en ces divers domaines.

Les phrases ci-après tirées d’une brochure médicale franco-canadienne<sup>110</sup> mettent en relief la justesse des expressions de thérapeutique ou de physiologie. Elles font ressortir également la concision du génie d’une langue ou la précision logique de l’autre. Dans

---

<sup>109</sup> “Pour les termes techniques, par exemple, les équivalents peuvent souvent être mauvais. Les secours livresques ne valent pas l’expérience, la connaissance directe des choses”. (De Rocquigny “Les faux amis”).

<sup>110</sup> Anglo-French Drug “Cortunon”.

l'ensemble elle crée une table de résonnances riches et variées. Leur parallèle, à la lecture, constitue un jeu plein et nuancé de mots d'inégale valeur pour la même idée, ou à l'unisson de même intensité dans l'une et l'autre; les timbres respectifs des deux langues s'harmonisent ou s'opposent dans le même climat (tessiture) grave du sujet. La transposition et la modulation, dans ce contrepoint serré, jouent pleinement.

Ainsi "Nemo" product increases the reserve strength of the heart by supplying oxygen to it... Nemo by supplying this oxygen is believed to be of value in the treatment of cardiac decompensation when the heart demands more blood.

"Nemo" augmente la puissance de réserve cardiaque en y apportant de l'oxygène. Nemo par son apport d'oxygène prend une particulière valeur dans le traitement des décompensations cardiaques quand le cœur réclame plus de sang.

"Nemo as usual *restored* the hearts stopped:

"Nemo" *rescape* les coeurs arrêtés.

Effect of N. with digitalin *on time of death* of frog's

L'effet de N. avec digitaline sur le cœur de grenouille arrêté.

(noter la différence marquant le génie de précision logique du français).

Such reactions might be considered the equivalent of the *transient flushing* of the face.

Ces réactions sont assimilables à la *vaso-dilatation*.

Nor does N. have any cumulative properties.

Pas davantage observe-t-on que N. ait des effets cumulatifs.

In pneumonia where cardiac reserve is *impaired* and where the circulatory system is *strained*.

Dans la pneumonie où les réserves cardiaques sont *entamées* et où le système circulatoire est *taxé*.

## LA TRANSPOSITION PRINCIPE DE LA TRADUCTION

This symptom is the presence of *murmurs noted* when the patient is *lying down (reclining)*.

*souffles perceptibles*  
*en décubitus.*

I consider this symptom to be a first *objective symptom* which one can find at the very beginning of cardiac weakness.

Je considère ce symptôme comme le premier *signe physique* que l'on puisse constater au début de la défaillance.

The weakened heart muscle cannot produce its characteristic muscle sound, but instead produces a *murmur*;

Le cœur affaibli ne peut produire les bruits normaux, ceux-ci sont marqués par un *souffle*.

Not only does the murmur disappear but the liver sensitivity is no longer present and the organ diminishes to more *normal size*.

Non seulement le souffle disparaît mais aussi la sensibilité du foie et cet organe retrouve ses *délimitations*.

Moreover such patients are treated as ambulatory cases.

De plus cette catégorie de malades est considérée comme cas ambulants.

The patient showed no dyspnea at an angle of *inclination of about 35°*.

Le malade ne présentait plus de dyspnée qu'en *position demi-assise*.

The patient lost 4.5 in weight through *loss of fluid*.

Le malade perdait 4.5 kil. par *déshydratation*.

This only occurs in instances where the heart muscle has not become *too much degenerated*.

Il n'en est ainsi que dans les *formes dégénératrices avancées*.

Subjective improvement followed immediately. The pulse *remained full*; temperature dropped by crisis.

Une amélioration tangible survint. Le pouls est *bien frappé*; la fièvre tombe *en lisisse*.

In especially severe cases where there were *repeated attacks* of angina.

Dans les cas particulièrement graves d'angine de poitrine à accès *subintrants*.

Physical exertion makes *great demand upon* the heart.

Le surmenage physique excessif *taxe le cœur à sa limite*.

“N” at the beginning of intensive training periods is very helpful since it increases the conductivity of the heart.

L'administration de “N” au début des périodes d'entraînement intensif est d'un grand secours puisqu'il accroît la conductivité du cœur.

“N” gave most *dramatic* results in the treatment of angiospastic conditions of the circulatory system.

“N” donna les plus étonnants effets dans le traitement des vasospasmes circulatoires.

Such was its influence on the capillary circulation of hypotonic women.

Telle fut son action sur la circulation capillaire des femmes hypo toniques.

These showed a definite *drop capillary blood pressure*.

Chez celles-ci il y eut *chute réactive*.

“B” is useful in maintaining the strength of the heart.

“N” est indiqué nettement pour soutenir l'énergie cardiaque.

Its effect were most evident in cases of heart insufficiencies without signs of *congestion*.

Son effet fut plus évident dans les cas d'insuffisance qui ne sont pas accompagnés de *congestion passive*.

Subjective pain and murmurs disappeared.

La douleur subjective et les souffles disparaissent.

Case reports–Rapports d'observation

Aortic regurgitation–insuffisance aortique.

Case of acute *relative aortic insufficiencies* caused by relaxations of aortic walls due to overstrain

*en décompensation causée par*

all responded to N – et qui cèdent au N

A pleximeter made of violin wood allows for great accuracy because the determination of measurements is made by the highest percussion through feeling as well as hearing.

Un pleximètre en bois de violon assure la plus grande exactitude étant donné que la détermination des mensurations procède de la plus légère percussion perçue par le tact aussi bien que par l'ouïe.

What is more accurate than *the crude measurement in terms of distance below the costal margin*.



## LA TRANSPOSITION PRINCIPE DE LA TRADUCTION

Ce qui est plus exact que par le mode de mensuration habituelle qui consiste à *déterminer la limite inférieure par travers de doigts*.

The different systolic contraction showed a varying *wave-like* expansion of the ventricle.

La différence de contraction systolique indiqua une expansion *ondulante* et variable du ventricule.

However aorta expanded when patient inhaled.

Cependant en inspiration l'aorte se distendait.

Temperature was *subfebrile*.

La fièvre était *subaiguë*.

Electrocardiogram tracing showed auricular fibrillation.

L'électrocardiogramme indiqua une fibrillation auriculaire.

There was *clearing* of edema.

L'aedème était *en résorption*.

There was marked *capillary* development on both sides.

Il y avait une *circulation* complémentaire marthoracique, bilatérale.

Blood sedimentation time was an hour.

Le temps de sédimentation *globulaire* était une heure.

A case of myocardial damages with history of coronary thrombosis showed subjective improvement.

Il s'agit d'un cas de lésion myocardique, le patient à déjà une thrombose

coronarienne, montra une amélioration subjective.

Heart was enlarged toward *both sides*.  
Dilatation globale du cœur.

There was *inflammation of tonsils*.  
Il y avait *angine rhumatismale*.

There was inversion of the T wave *in lead*.  
Il y avait inversion du T *en dérivation*.

There was a broad aortic shadow especially in the arch of the aorta.  
L'entrée aortique est élargie particulièrement au niveau de la crosse aortique.

A reducing regimen—Régime d'amaigrissement.

There was a presystolic murmur heard all over the heart with *accentuation* of the second pulmonic sound.

Il y avait souffle présystolique perceptible dans toute l'aire cardiaque avec *éclat* du deuxième bruit pulmonaire.

Fluoroscopy showed small heart with typical configuration of mitral stenosis.  
À l'examen fluoroscopique le cœur était petit avec image typique de sténose mitrale.

Examination showed dulness on percussion.  
L'examen révéla de la matité à la percussion.

Heart sounds were very soft; second aortic was *accentuated*.  
Les bruits du cœur sont mous; le deuxième (bruit) aortique *éclatant*.

## LA TRANSPOSITION PRINCIPE DE LA TRADUCTION

There was systolic murmur throughout with strongly *accentuated* aortic sound.  
Il y avait souffle systolique étendu avec *clangor* aortique fortement accentué.

There had been no attacks of *petit mal*, very few spells seizures.  
Il n'y avait pas eu d'attaques de *haut mal*, peu d'accès d'épilepsie (de crises épileptiformes).

There was a history of lues for which the patient had been treated.  
Le patient avait déjà subi un traitement antiluétique.

He complained of swelling of left knee that was at first very painful, then gradually the pain *shifted* to the outside of the leg.

Il souffrait d'une enflure au genou gauche, douleur aiguë graduellement installée à la partie externe de la jambe.

Subjective improvement appeared soon.  
Un mieux subjectif survint aussitôt.

La longueur de cette citation s'excuse, croyons-nous, par l'intérêt même que présente l'ensemble des vocables inouïs qu'elle déroule; véritable florilège d'expressions imagées, colorées, précises dont le parallélisme des réfractations distantes ou concordantes créées par la transposition avive davantage le prisme, pour le relief du génie précis d'une langue, ou de la concision logique de l'autre.

## LE LANGAGE FAMILIER, SES TOURNURES ET SES LOCUTIONS

Les locutions idiomatiques, argotiques ou régionales (qu'il ne faut pas confondre avec les parlures) (v. note 88) sont typiques des coutumes d'un peuple, de sa psychologie. Ces éléments distincts d'un langage, sortes de particularismes de la masse, forment dans

l'ensemble une véritable technologie, consignée en partie dans les lexiques ou les glossaires, ou en évolution libre dans le langage spontané. Ces singularités d'une langue constituent un réel écueil pour le traducteur.

L'assistance des glossaires et des grands dictionnaires modernes fort bien pourvus à cet égard ne valent pas l'expérience ainsi que nous l'avons dit pour la technique. Un court séjour dans un pays est suffisant peut-être pour se familiariser avec les expressions les plus courantes, mais non avec leur pertinence d'application, leurs à propos. De même que pour acquérir l'accent national d'une langue qu'on parle déjà correctement, seul un long séjour dans le pays assure l'identité complète avec son ambiance et ses usages, et ses particulières flexions. Affaire d'expérience consommée dont ne s'avisent pas assez, en général, les auteurs de manuels dans une langue seconde ou étrangère. Les preuves de cette lacune et de ses conséquences fâcheuses, foisonnent. Confiants dans leurs propres lumières, ces auteurs ne discernent pas dans l'arsenal des dictionnaires, certaines nuances exactes. Ainsi ils traduisent : *people of regular habits*, littéralement parce que le mot *rangé* dans le dictionnaire, ne leur dit rien. Pour : *a regular officer; he is a regular rascal; a regular drunkard; I was regular angry*<sup>111</sup> si ces phrases ne sont pas données toutes faites par le dictionnaire, leur choix hasardeux des vocables les plonge en général dans l'à-peu-près bancal ou dans l'incongruence.

Par exemple on lit dans ces manuels, pour *Come now!* : *Viens donc pas!* qui n'est pas français, pas plus que *footing* inventé par le français n'est anglais, ni compréhensible à un Anglais. Et de plus, si la prévention inculquée systématiquement contre le passé défini ou l'imparfait du subjonctif, poussée chez certains jusqu'à la phobie, a atteint l'auteur d'un manuel dialogué de 350 pages, l'on subit outre le solécisme, le supplice par stillation de l'imparfait de l'indicatif, du commencement à la fin. *M. X. prenait son chapeau et s'en allait; quand il revenait sa femme était sortie. Un Américain voyageant en Europe engageait un domestique. En arrivant en Autriche, il lui commandait d'inscrire leurs noms au bureau. Quelques temps après l'Américain demandait au domestique s'il avait exécuté ses ordres...*

---

<sup>111</sup> Un officier de carrière – une vraie canaille – une fieffée canaille – un ivrogne invétéré – j'avais faim, je ne vous dis que ça!

Ouvrons un manuel de conversation française<sup>112</sup> à l'usage des soldats outre mer :  
Cessons de badiner, pour : ça va; Assez plaisanter; plus de plaisanterie, ne  
plaisantons plus.

Prends des informations, car n'importe quoi peut arriver (anything may happen) –  
On ne sait ce qui peut arriver.

Composez le numéro de téléphone de la caserne (to dial) pour : signalez le numéro  
de X. C'est un *vrai plaisir* de faire votre connaissance; pour : enchanté de... ...là, on vous  
affectera vos chambres : indiquera, désignera.

Je n'ai cessé d'adorer les pompiers depuis mon enfance : d'admirer...

Taisez-vous espèce de cynique; pour :

Tais-toi cynique personnage.

Je suis friand du vin de Bordeaux :

J'adore le... ou j'aime beaucoup le...

C'est un drap de pauvre qualité : ... bon marché, de qualité inférieure, un vilain drap.

Le camion stoppe : ... arrête; (parce qu'on dit; le train, le bateau, la machine à vapeur  
stoppe)!

Par cette cacophonique perturbation des mots, tout l'ouvrage sonne faux, et il devient  
aussi bien pernicieux. Les allemands sont coutumiers de ces présomptueuses entreprises.  
Richard Carl Schmidt de Berlin écrit la préface d'un lexique en quatre langues<sup>113</sup> : "L'emploi  
des voitures automobiles s'augmente de plus en plus, par suite des grands voyages que les  
amateurs de ce sport entreprennent au delà des frontières paternelles. Il leur faut un  
dictionnaire soit pour *demander une complaisance* à quelqu'un, soit pour savoir expliquer

---

<sup>112</sup> Par M. X. franco-américain.

<sup>113</sup> R. Schmidt Autotechnische Wörterbuch Richard Carl Schmidt & Co. Berlin W. 62.

une pressante *réparature* de sa voiture.

Réparage est un pigmée du genre à côté de ce colosse!... Enfoncé! dirait Gavroche!  
Baptiste dirait : Y ramasse les marbres! et Gavroche n’y entendrait goutte.

Combien se laisseraient surprendre par les expressions suivantes : But for portraits  
of pleasant English girls *commend me* to Fletcher’s Dorothea (Saintsbury) :  
Mais pour les portraits d’aimables jeunes anglaises *parlez-moi* des Dorothées de Fletcher.

Lend you ten francs?—Not likely!—No fear!—you be blowed (hanged)

Rats!—Don’t you wish you may get it!

Te prêter dix francs!

Non mais des nèfles! – Plus souvent!

Non mais tu ne m’as pas regardé

Non mais tu ne m’as pas vu! Regarde donc c’ui-là (en pointant l’index sous  
l’œil).

Un critique reproche à Gide d’employer le mots handicap “inutile et à peine admis!,  
écrit-il, dans notre langue”. – Cet étranger dans la cité ne l’est plus cependant depuis  
longtemps en France. Il y est admis et intégré, du droit sportif que nous avons déjà défendu  
au chapitre II L. III et du fait que d’ailleurs dans bien d’autres cas ne peuvent le rendre ni  
entraver, ni empêchement, ni amoindrissement, ni point faible, que sais-je encore. Le français  
l’a adopté précisément par absence d’équivalent.

C’est cette même note du parler familier que Gide donne ici et là dans sa traduction  
de Hamlet :

Have you had quiet guard!—

Not a mouse stirring

Rien vu? Rien entendu?

Pas une souris bouger.

What might you think? No  
I went round to work

Que pouviez-vous penser de moi? – Non  
Je me suis mis au travail *tout de go*

De même traduit-il : To be or not to be, that is the question  
Être ou ne pas être, c'est là la question.  
.....Mourir dormir.....

Ay there's the rub;  
Rêver peut-être. C'est là le *hic!*

Hamlet ne pontifie, ni ne ratiocine... Rien de grandiloquent dans cette fameuse tirade. Dite par un grand artiste, c'est un soliloque intime, concentré, sans fausse gravité, sans emphase, qui du reste seraient fautes de goût et de psychologie; et, "c'est là le hic" est bien dans le climat et le mouvement marqués par *rub*.

Ce monologue est une médiation à haute voix qu'interrompt l'arrivée de la belle Ophélie. Tout à l'inverse est l'apostrophe : Bien, mon oncle, vous voici là. Quelqu'un<sup>114</sup> lui préférerait : "Mon oncle, voilà pour vous". C'est là assez légèrement oublier ce qui précède : la longue apparition du spectre, sa description des détails de son assassinat : "Je dormais donc dans mon verger... Ton oncle porteur d'une fiole pleine du suc de sa maudite jusquiame que dans le porche de mon oreille il vida. ... Horrible! Horrible oh très horrible. Si tu n'es pas dénaturé, ne tolère pas cela. N'abandonne pas à la luxure et à l'inceste le lit royal de Danemark... Souviens-toi". Puis, la réaction de Hamlet :  
!"", légions du ciel! O terre! ... Me souvenir! – Certes pauvre ombre! aussi longtemps que mémoire habitera ce monde affolé. Me souvenir, certes... O scélérat! scélérat! scélérat

---

<sup>114</sup> M. Coindreau "Pour la Victoire", 21 avril 1945.

souriant et damné. Mes tablettes! Il convient d’y noter que l’on peut sourire et sourire, et pourtant être un scélérat. Du moins cela peut se voir en Danemark. (il écrit) Bien mon oncle, vous voici là! – Et maintenant tout à mon mot d’ordre; c’est : “Adieu, adieu! Souviens-toi”. Substituez-y le narquois : voilà pour vous<sup>115</sup>; Vous changez en galéjade cette scène de vengeance affreuse et sacrée. Hamlet y est en plein transport tragique; et il scande : “Mon oncle vous voice-là”; la pointe de son crayon s’enfonça dans la page. André Gide transcrit pour l’auteur et, en le faisant il est en communion parfaite avec l’esprit du dramaturge.

Le contexte, l’ambiance, le caractère du sujet et des personnages, nous le répétons, sont les régulateurs ou les critères du ton général ou particulier d’un texte.

L’importance de la transposition des termes familiers, de la vulgarité à la forme littéraire, présente un registre aussi étendu que celui d’une technique.

Cette notion doit tenir le traducteur en éveil et le guider dans le choix des mots, des expressions ou des locutions congruentes aux conditions données. Le traducteur canadien y doit obéir particulièrement, si la concordance de la langue française partout où elle se parle et s’écrit n’est pas un paradoxe à ses yeux; certains ouvrages canadiens offrent, sur le sujet une ample moisson de vocables, et de conseils fort judicieux tout à la fois.<sup>116</sup>

S’il a à traduire : there is no alternative, qu’il scrute bien la gamme :

Il n’y a pas d’issue –

d’autre issue

Il faut se soumettre ou se démettre

---

<sup>115</sup> Que propose M. Coindreau.

<sup>116</sup> On lit dans “Le mot juste en traduction” par M. P. Daviault, p. 219 et p. 222 à l’article sport; a) argot américain, bon copain, bon zigue, etc. Il ne faut pas rougir de rendre argot pour argot. Et à propos de The speech of the Throne, et Privy council M. X. veut; à tout prix se servir d’une expression usitée dans la France actuelle sans se demander si cette expression s’applique à nos constitutions. Nous avons des institutions, des habitudes de vie qu’il faut désigner souvent par des expressions inusitées en France. Utilisons si possible des vocables désuets; créons-en à la rigueur (en respectant le génie de la langue) et en désespoir de cause adoptons des mots anglais. Ne nous éloignons de l’usage français que lorsqu’il est impossible de faire autrement. Ce n’est que dans l’imagination de quelques enthousiastes que peut naître une langue canadienne.



C'est à prendre ou à laisser  
Il faut en passer par là  
On n'y "coupe" pas.

Si c'est : To give the third degree, la traduction littérale :

Faire subir l'interrogatoire du troisième degré est admissible pour une scène locale, du milieu, comme "Les Javanais. (de Jean Malaquais) citation de M. P. Daviault dans Traduction p. 220. mais qu'il prenne garde que l'éminent auteur ici fait erreur en laissant le choix entre cuisiner et maltraiter : le premier est simplement un interrogatoire serré, entrecroisé sans forme par plusieurs policiers (ne pas confondre avec celui du juge d'instruction) le plus souvent avec un litre de vin comme témoin à... décharge", mais le deuxième indique bien le caractère brutal de l'opération anglaise. Seulement ce n'est pas l'expression caractéristique de ce qui se passe, au poste de police, à la boîte de la caserne, ou au bain, à l'arrivée d'un récalcitrant, d'un énergumène introduit de force par un ou plusieurs agents et qu'on mate séance tenante du pied et du poing. Ca c'est "le passage à tabac". Le geste, l'action s'excusent dit-on par les mêmes raisons dont s'autorise un sauveteur pour assainir un coup de poing sur la tête de celui qu'il veut sauver de la noyade. En tout cas si improprement humain que semble en morale un "passage à tabac" l'expression, elle, est tout à fait... propre, en traduction.

De même le traducteur ayant à traduire cette phrase d'un éminent économiste canadien<sup>117</sup> et de surcroît fort lettré, ce qu'il est important ici de souligner : "The C. N. R. gives them (The Province of X) "service of a sort" il en devra rendre le son familier par une locution aussi mordante que civile : "La compagnie leur donne un service" à la manque". Et sans rougir de l'argot pour l'argot, du populaire pour le populaire, du familier pour le familier. C'est la règle. Il faut du savoir, de l'à propos, de l'humour et de l'esprit. Cette habileté chez le traducteur est, en résumé, un signe de sa virtuosité.

---

<sup>117</sup> M. T. Taggart Smyth, Directeur général de la Banque d'Épargne de la Cité et du district de Montréal.

## LIVRE V

### Chapitre 1

#### SAVOIR – CULTURE

To know a little of anything gives neither satisfaction nor credit, but often brings disgrace or ridicule. Lord Chesterfield (Letters)

L'art de traduire tient dans ces deux mots qui marquent le point culminant de cet ouvrage. La culture intellectuelle conditionne la valeur professionnelle du traducteur comme de l'écrivain auquel très justement on l'assimile.<sup>118</sup> La culture générale, au fait, implique sa virtuosité d'interprétation, l'universalité de sa fonction.

Les définitions diverses qu'on donne de la culture offrent au traducteur un sujet de méditation assez vaste : Discipline de l'esprit; fruit du loisir<sup>119</sup>

- terrain neutre de rencontre de spécialistes et d'échanges à différents degrés;
  - concentration, et... économie d'expérience;
  - la flamme du passé, non la cendre<sup>120</sup>.-

- Un trophisme intellectuel en trois phases :

|   |              |                           |                |    |
|---|--------------|---------------------------|----------------|----|
| A | Une aptitude | à tout comprendre         | ingestion      | I  |
|   |              | à réinventer, à refaire   | cérébrale      |    |
|   |              | à percevoir la structure  |                |    |
|   |              | le mouvement de la pensée | intellectation | II |
|   |              | jusqu'à l'art             |                |    |

---

<sup>118</sup> "L'art du traducteur s'élève, ou peu s'en faut, jusqu'à celui de l'écrivain, et se range par là à la hauteur d'une profession libérale." M. T. Taggart Smyth, (conférence sur l'art de la traduction, 15 mars 1943 au Ritz Carleton).

<sup>119</sup> André Gide (Journal).

<sup>120</sup> Elie de Gramont (Mémoires).

- B Une indication de croissance de l'intellect  
assimilation III  
épanouissement de la personnalité
- S "Tout ce qui reste quand on a tout oublié"<sup>121</sup>
- S "Ce qui reste à l'Europe de supériorité"<sup>122</sup>

Ce résultat ultime de la maturité des perceptions et de l'acuité des concepts enclavés de la pensée humaine, Abel Hermant le définit avec finesse : "le sourire serein de la connaissance," par opposition au beau "sourire de l'adolescence qui rit d'avance à tout ce qui ne sera pas". Définition de la culture française elle-même; de la culture désintéressée, apanage de l'esprit français et son plus noble sujet de fierté.

Culture dans ce sens, à ce degré, ne se peut confondre avec culturel, d'une autre conception, comme base éducative de la spécialisation à outrance, (péché antiscientifique dénoncé par Alexis Carrel)<sup>123</sup>.

L'art de traduire impliquant érudition, nul ne peut impunément s'y engager sans culture, sans une formation analogue à celle de l'instrumentiste interprète de la pensée musicale, plus encore, la traduction embrassant tous les domaines.

Or, si la pensée de Goethe est vraie, "il n'y a pas de culture sans la société" on peut dire que sans culture il n'y a pas de traduction, et implicitement que celle-ci est fonction sociale. voir page 82.

Mais la culture générale ne dispense pas le traducteur de la technique, ce "topique de l'à-peu-près" (A. Gide)<sup>124</sup> (Interviews Imaginaires). pas plus que la civilisation ne délivre

---

<sup>121</sup> Edouard Herriot.

<sup>122</sup> Stephen Zweig (Comte de Keyserling).

<sup>123</sup> "L'homme cet inconnu".

<sup>124</sup> André Gide (Interviews imaginaires).

l'homme de ses fatalités, et la fonction technique ne se conçoit pas moins que la culture générale sans l'étude des langues.<sup>125</sup> "L'homme intelligent, a-t-on dit, sait plusieurs langues sans entremêler leurs vocabulaires". Sir Oliver Lodge précise cette idée : "language is so much the instrument of thinking that probably no other training not even mathematics conduces to accuracy of thought so effectively as does the constantly cultivated precision of expression."<sup>126</sup>

Les auteurs européens ont appris l'art d'écrire en imitant l'articulation élégante et solide des phrases latines; parce que derrière la variété apparente des langues modernes, il y a un même fond : le latin, et que par conséquent les langues vivantes de la même famille indo-européenne s'éclaircissent les unes par les autres<sup>127</sup> "Ceux qui savent le latin savent les langues modernes"<sup>128</sup>

On en conclut naturellement à la nécessité pour le traducteur d'une culture classique, à l'instauration d'une méthode linguistique où la sémantique a une place de choix; car "il n'y a point de scission entre les humanités anciennes et modernes" (Meillet). La systématisation de l'étude des langues par la sémantique a fait voir leur fusion, l'inéluctable et impérieuse force de la transformation constante des langues; la différence de génie de chacune; elle a éclairé leur lexicologie. Cette étude met le traducteur en garde contre l'analogie, précieuse mais funeste à la fois, et lui démontre que les mêmes mots en Angleterre et en France, pour n'avoir pas vécu dans la même atmosphère et n'avoir pas été nourris des mêmes émotions, des mêmes idées, se sont transformés en s'éloignant, en s'opposant.<sup>129</sup> Elle lui rappelle que

---

<sup>125</sup> The technical knowledge is essential to intelligent citizenship (The Loom of Languages) Bodmer. Une nouvelle encyclopédie médicale publiée en U.R.S.S. contient 80,000 mots. Un étudiant en médecine est par ce fait contraint d'assimiler un nouveau vocabulaire d'environ 10,000 mots.

<sup>126</sup> Opinion qui s'oppose à celle de Remy de Gourmont : "Le bilinguisme chez un peuple est signe d'infériorité".

<sup>127</sup> Meillet.

<sup>128</sup> M. E. Gilson, professeur à la Sorbonne.

<sup>129</sup> De Rocquigny.

les mésaventures que leur valut cette fausse similarité franco-latine : (tristis lupus stabulis; absolvere creditorem; ambitio exercet animam),<sup>130</sup> se renouvellent ou se perpétuent plutôt par commune hérédité latine :

“A youth who does not vilipend the conversation and advice of his seniors”.<sup>131</sup>

Instruit de la lente éclosion du sens moderne des mots, le traducteur discerne le désuet de l’archaïque, et, consultant Littré, il est prévenu que la mention “vieilli” y est le plus souvent arbitraire, ou omise.<sup>132</sup> Ce n’est pas lui qui traduira le cliché : your favour to hand, par j’ai l’avantage de vous accuser réception bien que cette faute se soit incrustée jusque dans l’imposant Harrap (pour témoigner de l’insuffisance ou de la carence des dictionnaires?...)

Et quand, en lisant les lettres de Swift, il rencontre cette phrase : “Envy not the demerits of those who are most conspicuously distinguished, il traduit tout bonnement : “N’enviez pas les mérites de ceux qui sont en vue”.

Si quelque préface des œuvres de Carlyle relate l’anecdote suivante, il en savourera d’autant mieux le piquant :

“The editor of the Edinburg review on his return from a visit to the Carlyle’s, shocked at the isolation in which the beautiful Jane Welsh (Mrs. Carlyle) was forced to live by her husband, wrote to him:

---

<sup>130</sup> Le loup est triste dans les étables (funeste)  
Absoudre un créancier (payer)  
L’ambition exerce l’âme (inquiète-tourmente).

<sup>131</sup> Une jeune personne qui ne méprise pas le commerce et les conseils des hommes faits.

<sup>132</sup> Exemple : Désappointer, rayer des rôles de l’armée. Émouvoir : mettre en mouvement (sans la mention : “vieilli”) De Rocquigny, Les faux amis.  
Un fâcheux du XVII<sup>e</sup> siècle est devenu un “raseur” au XX<sup>e</sup>.

“I advise you to take your blooming Eve out of that *blasted* Eden”<sup>133</sup>

Le traducteur aperçoit la déviation du sens des préfixes latin DE (à cause de, par, pour, selon) que les ancêtres ont pris pour DE privatif. Il sait que des mots tels que émérite, se déforment et dévient. Il peut préjuger, de même, la ténacité de ces déviations, l'imminence plus ou moins grande de leur consécration définitive, officielle; ainsi qu'on le pressent pour quelques prépositions après certains verbes comme se rappeler de... pallier à.

Pénétré du principe de transposition, il use du dictionnaire comme un organiste de sa console. Prémuni contre les chausse-trapes de la synonymie, il explore d'un tact sûr le réseau sinueux de l'étymologie d'un mot, en tire de tel registre de nuances, le timbre (le mot) de parenté (tonalité) souvent éloignée, qui par modulation se raccorde au thème (sens, pensée) du contexte.

“Le traducteur est-il en outre un artiste à qui il faut une esthétique, un style, une puissance coloratrice”? (A. Gide) “Doit-il être de ceux qui suivent ou qui devancent une époque en apportant des réponses à des questions “qui ne sont pas posées?” (Oscar Wilde). Est-il un être d'imagination qui ne crée rien; ou d'esprit critique qui crée?

Il est assurément tout cela à la fois, et son œuvre est bien œuvre d'art, c'est-à-dire de composition au sens latin *compositio* : assemblage, liaison, rapports, disposition, ordre. Selon Charles Rollin traduire c'est créer. Un de nos écrivains modernes<sup>134</sup> l'explique : “Quand l'équivalent manque il faut pouvoir recourir à toutes les ressources de sa langue pour créer des formules qui rendent le son de l'original”. Et Larmartine n'avait-il pas écrit déjà : “De tous les livres à faire le plus difficile c'est une traduction!”

Autant d'assertations lapidaires qui se confirment mutuellement, et, juxtaposées à l'appui du principe nécessaire de la culture générale du traducteur, rejoignent cette autre qui les lie et les enchaîne à la lignée imposante des précurseurs de notre ère : “Se traduisant du

---

<sup>133</sup> Le galant ami de Carlyle ne pouvait assurément prévoir la transformation des mots *blooming* et *blasted* au cours des années en deux jurements grossiers d'argot.

<sup>134</sup> M. Pierre Daviault.

latin en français, Calvin donna de son Institution Chrétienne une des plus remarquables œuvres de la littérature française, l'enrichissant pas seulement, mais créant une langue particulière dont les formes très diversement appliquées n'ont pas cessé d'être les meilleures, parce que conformes au génie de notre pays" (Nisart 1806). Son contemporain Jacques Amyot, évêque d'Auxerre, par sa traduction des Éthiopiennes<sup>135</sup> et celle de Daphnis et Chloé<sup>136</sup> participait pour une large part<sup>137</sup> à cette création de la langue abondante, souple, colorée, originale du XVI<sup>e</sup> siècle, à laquelle Montaigne (1533-92) apportait dans le même temps la "création perpétuelle" de son style. Auxiliaire initié de cette herméneutique, véhémulaire de la pensée civilisatrice, le traducteur ne pouvant être universellement compétent n'est cependant, par définition, et par fonction, profane en rien : "Homo sum"...<sup>138</sup> est sa devise. Si la technique pure requiert le spécialiste, la traduction générale réclame de celui qui l'exerce un habitus qui l'immunise et l'inspire. Ouvert à toute question, de sens critique, et d'initiative raisonnée, l'esprit du traducteur analyse, pénètre et juge.

Sa formation solide le vulcanise contre certaines propensions, celle en particulier, du moindre effort, génératrice de toute faute. Le traducteur de cette complexion mentale, enfin s'avise de tout sujet linguistique et, en ce qui a trait au bilinguisme, (particulièrement l'anglo-français), il tient quelques données pour essentielles et de base pour tous les problèmes qui y sont relatifs. Ainsi : l'insidieuse influence de l'anglais commercial sur les questions économiques et sa répercussion sur la politique; contagion redoutable : – sa fâcheuse habitude d'accorder aux mots les plus différents une synonymie absolue que les lexiques enregistrent sans la mention "abus"<sup>139</sup>; par exemple exorciste pour sorcier, néophyte

---

<sup>135</sup> Hérodote d'Halicarnasse (484-425 av. J.C.).

<sup>136</sup> Pierre Loison.

<sup>137</sup> Longus IV<sup>e</sup> siècle.

<sup>138</sup> "Homo sum et nihil a me alienum puto".

<sup>139</sup> Comme au XV<sup>e</sup> siècle c'était la manie et le triomphe des écrivains d'accumuler les synonymes. Que d'exemples pléonastiques, ex : God rewarded each of them after their desert and merit. Dieu les récompensa chacun selon son mérite.

pour novice et vice versa; le périlleux traquenard de l'homonymie entre le substantif et le verbe :

The demands of both parties to the dispute were compromised: Les exigences des deux parties en litige furent l'objet d'un compromis.

The proposals were balloted: Les motions furent mises aux voix.

André Gide cite cet exemple : The local variations of images: La variabilité des images d'une région à l'autre.

Ces facilités assurent à l'anglais, certes, une allure plus libre, mais aussi une tenue moins soignée où la concision l'emporte sur la précision. De plus cette tendance à élargir le sens de l'adjectif prolonge la survivance d'acceptions surannées, entraîne une profusion de substantifs en même temps que la contraction et la brièveté.

De bons auteurs didactiques ont mis le traducteur en garde contre un double et curieux phénomène : un mot français (de formation savante) prend en anglais, indépendamment du français qui vit parallèlement, tous les sens qu'avait le vocable latin d'où il tire son origine. Et un mot emprunté au français conserve en anglais son acception dont le sens est tombé en désuétude et demeure ignoré de la masse des français; ou encore : une traduction d'un auteur français du XVI<sup>e</sup> siècle où les mots d'origine latine sont rendus par leurs sosies anglais, paraît à l'anglais moins archaïque que ne l'est pour le français, l'original. De même s'avisera-t-il de s'inspirer du contexte avant de traduire une phrase comme celle-ci :

“He resigned himself to her direction,” soit par : Il se résigna à se laisser guider par elle (de mauvaise grâce) ou par : Il s'en remit à elle du soin de le guider. Quant aux métaphores et aux comparaisons profuses, qui, en général “deviendraient forcées ou criardes,

---

“When that night was discussed and chased away”. (Chaucer) “Boethisis”

Les nuances toutefois ne leur échappaient pas : They allowed him to discuss the question while they discussed the port wine (Midshipman easy by Marryat) ils lui laissèrent vider la question tandis qu'il vidait son porto.



en passant de l'anglais au français, le traducteur, "laissant de côté" le conseil de M. Foley<sup>140</sup> les soumet par règle à l'essoreuse modulation; ainsi qu'il traite la tautologie, ou l'aphorisme : par épurement ou par condensation.

Il n'ignore pas enfin 1) qu'il est bien dans le génie anglais d'accumuler un nombre illimité de mots entre un article ou une autre figure de grammaire et un subjonctif, nom commun ou nom propre, et que chacun d'eux joue le rôle de qualificatif; mais que ce tour de force, hardi, souvent au préjudice de la clarté, n'est pas compatible avec la stylistique française; 2) qu'il n'y a pas non plus de parallélisme en français avec la magnifique complaisance de syntaxe anglaise qui lui permet de forger à l'aide du verbe un substantif abstrait empruntant à celui-ci toutes ses acceptions<sup>141</sup>.

Ex. The revision of his wife.

3) Enfin le traducteur connaît le besoin instinctif de l'anglais de créer un mot pour chaque idée.

Worker's fashion plates: planches de gravures de modes pour ouvriers 4) Ce qui est le résultat d'une tendance à condenser, aux tournures ramassées, elliptiques éloquentes; / ex: loose boxes: boîtes dans lesquelles les objets sont libres. Some hungry rice; (rice) (grub) that leaves one hungry. She waved him good bye. He kissed her au revoir.

Il ne se laisse point dérouter par les postpositions : He slept himself sober—She sang the baby asleep. Il ne saurait tenter pareille condensation. Il répugne à certaines formules fautives telles que : "on croirait lire le texte original", piètre compliment pour qui prétend à donner l'impression que sa traduction est un texte original. Mais il s'arrête à celles-ci : la littérature française est plus soucieuse de connaître l'homme en général que l'homme en particulier; tandis que la littérature anglaise s'inspire de la pensée de Ben Johnson "every man in his humor".

---

<sup>140</sup> "Cette affaire de l'Espagnol"

M. Louis Foley professeur à Western Michigan College Kalamzoo Michigan. (Le Travailleur, Worcester, 8 février 1945).

<sup>141</sup> Les essais de Montaigne par Cotton en sont un exemple intéressant.

“C’est Descartes contre Bacon” (André Gide)<sup>142</sup>.

Le traducteur discerne l’esthétique de chaque époque. Il connaît l’histoire de sa langue, de l’idiome du peuple, voire de l’argot “langue de formation constante” (F. Carco), à la langue artiste. Il sait que de la première, mine d’or, l’écrivain extrait les pépites et en fait des bijoux; comme on emprunte au primitif sa touche naïve, “à l’enfant son intonation candide” (Ernest Legouvé). Et se souvenant, à propos, de Pétrarque et d’Amyot, aux cordes de son talent et de son imaginaire il adapte celle des “Canzoni”...

Les traits caractéristiques non seulement des écoles mais des auteurs n’ont rien de secret pour lui; il note et tient compte que si un Goethe, comme un Voltaire, a la phobie de l’obscurité, Shakespeare et Dante au contraire “s’enfoncent dans le noir affreux de l’âme humaine” (A. Gide).

Sa notion des nuances de la poétique s’étend de la subtilité cachée (*acutezza recondita*) de Ficcin<sup>143</sup> et de Maurice Scève<sup>144</sup> à l’ésotérisme austère de Paul Valéry, en passant par l’obscurité incantatoire de Mallarmé et ses divers états. Il n’ignore pas qu’un des éléments de la prosodie, la rime<sup>145</sup> cette “surprise dans la sécurité” (Auguste Dorchain), riche et opulente chez les classiques; au dire de Milton et de nombreux poètes anglais : “plaisir barbare pour l’oreille”<sup>146</sup>; “bijou d’un sou” aux yeux des symbolistes et des romantiques, et qui, de John Donne à Rimbaud et Tristan Derème, ne subsiste qu’en assonances et en allitérations. Il sait que le sort de l’alexandrin, majestueux, épique, “flasque et énervé” ainsi que le flétrissent les poètes de la Renaissance (où, cependant, Mathurin Régnier (1573-1613) en précise le rythme, présage d’un rythme intérieur expressif, et en diversifie les coupes),

---

<sup>142</sup> 1561-1636 François Bacon un des créateurs de la méthode expérimentale : “*novum organum*”.

<sup>143</sup> Marcile Finico – Florence 1433-99.

<sup>144</sup> Auteur de *Délie*, Lyon 1562.

<sup>145</sup> Connue d’Aristophane.

<sup>146</sup> “Palliatif de la médiocrité de l’étoffe, de l’insuffisance du rythme”! (Milton).

tourne à l'indécis, à l'ad libitum sans art, sans prosodie codifiable (A. Gide). Contre quoi s'insurge de nos jours Aragon<sup>147</sup> qui ressaisit la rime; comme A. Gide contre la poésie recuite de John Donne, concoction de l'esprit, oppose l'art disert d'un Lafontaine et la malice qu'il y entre ainsi que la sagesse souriante à la manière de Montaigne. Le traducteur, enfin, se connaît aux énigmes dont par sa nature même la poésie est remplie, "qui charge les mots de plus de signification que ne leur en accorde le langage courant, et, retenant le lecteur, le fatiguant un peu, lui permettra, à travers cette fatigue même, de goûter une récompense que l'on n'obtient pas sans effort" (Balthazar de Castiglione)<sup>148</sup>.

Le traducteur est averti, cela va sans le dire, des erreurs de jugement et de critique sur les artistes et leurs œuvres<sup>149</sup>. À la faveur de l'histoire de la langue traduite, aiguissant son sens critique, il en pénètre la psychologie; il saisit mieux les tendances des auteurs et les influences qu'ils subissent; de même que lui apparaît mieux la formule d'art chez certains, entre autres, Shakespeare, Eliot, Dostoïewski, Ibsen, dont le défaut de conclure, que Ghéon, par exemple, appelle l'artistisme, et que Gide (Journal), protestant de la probité de ces auteurs nomme "leur refus de conclure, par pure loyauté d'esprit". Aussi bien la conventionnelle psychologie de certaines œuvres, de Dickens, en particulier, ne lui échappent-elle point, non plus que la sensibilité rebattue de ses héros.<sup>150</sup>

De l'œuvre du grand dramaturge de Stratford-sur-Avon, c'est à la tâche qu'un traducteur, comme un pilote à la barre, apprend à esquiver, contourner les dix ou douze récifs à fleur de texte : subtilité d'intention, jeux de mots, ou obscénités voilées; l'obscurité, l'ambiguïté, le pouvoir suggestif de certains vocables, la variabilité arbitraire de la syntaxe,

---

<sup>147</sup> "Crève-cœur".

<sup>148</sup> Auteur du "Courtisan" Un portrait de lui par Raphael au Louvre 1478-1529.

<sup>149</sup> L'erreur de Taine lui apparaît nettement qui prête à Milton le faux mérite d'avoir "porté l'éclat de la Renaissance dans le sérieux de la Réforme; et à Spencer le fondateur de la philosophie évolutionniste 1820-1903, d'avoir répandu ses magnificences parmi les sévérités de Calvin, alors que, de toute évidence l'école anglaise n'est pas dûe au Calvinisme; que, au contraire tous ses romanciers, sauf Thackeray, s'en échappent et même se retournent contre lui. "André Gide, Journal".

<sup>150</sup> André Gide.

la concision des métaphores, l'absence de logique dans les développements, la surabondance des images, ce que André Gide nomme "l'enivrement verbal".

À propos de la subtilité d'intention qui erre autour de la tirade de Hamlet "Qui de vous n'a pas vu sa reine encamouflée" (Acte II scène II) dont l'attribution à Shakespeare ou à Marlowe est si douteuse, et s'enveloppe d'un mystère d'intention ironique ou artificieuse non moins embarrassant quant à la traduction de ses sonorités intérieures, André Gide donne sa langue au chat. Avec le relâchement qu'on surprend souvent chez lui en pareils cas (voir L. I Ch. III) Les Dactyles), il déclare qu'aucune traduction ne saurait rendre cette subtilité d'intention et... "comme ici le sens importe beaucoup moins que le ton et l'allure des vers, c'est là ce que du moins, j'ai tâché de maintenir; fût-ce aux dépens de la signification exacte".

M. Gide se tourmente et s'excuse de faire justement ce qu'il faut faire... et qu'il fait d'instinct à la manière de M. Jourdain. En rendant le ton et l'allure plus que la lettre, il transpose. Son honnête perplexité est d'un artiste non d'un théoricien. Chez lui comme chez beaucoup d'autres la traduction est œuvre intuitive.

Les observations que nous émettons ici, comme celles de la p. 69 relèvent des qualités non des défauts de l'esprit. Les dons naturels suppléent en général à l'absence de préceptes. Mais faute de ces derniers, l'artiste se pose sans cesse ces questions : "Faut-il sacrifier à l'exactitude l'harmonie des phrases et même la correction du style; ou prendre avec le texte certaines libertés au profit de la qualité littéraire?"

Enfin, ce que le traducteur ne saurait trop observer, c'est que dans l'immense trésor de vocables anglais, un grand nombre de ceux-ci empruntent leur sens au contexte : tenace atavisme latin. Sainte-Beuve écrivait : "les latins, dans leur langue ne haïssaient pas un certain vague, une certaine indétermination de sens, un peu d'obscurité. Prenez-le comme vous le voulez, semblent-ils dire, en plus d'un cas, entendez-le dans ce sens-ci ou dans cet autre sens qui est voisin. On a une certaine latitude de choix. Le sens principal n'est pas absolument exclusif d'un autre". (Cahiers)

Magnifique et précieux point de repère, ou de comparaison; lumineux témoignage où s'inscrit pour le bénéfice du traducteur, l'avance marqué du français sur son rival, dans

## LA TRANSPOSITION PRINCIPE DE LA TRADUCTION

le progrès vers la clarté, la précision de pensée qui seule, ainsi qu'on dit<sup>151</sup> excellemment, "entraîne l'action efficace" et nous fournit à point, par déduction, un recoupement utile sur les causes de la production et de la qualité moindres de l'œuvre de traduction franco-anglaise.

Et ces observations puisées aux sources connues, le traducteur, de nos jours, doit en faire sa manne, son bagage pratique, son code professionnel.

---

<sup>151</sup> M. Pierre Daviault, *Amérique Française*, oct. 1944.

## Chapitre II

Nous avons indiqué au chapitre précédent que la tendance de l’idiome anglo-américain à élargir le sens de l’adjectif l’entraîne à la contraction. Il nous faut considérer que, sous l’influence des éléments allogènes de la population américaine dont les déformations phonétiques innombrables déterminent celle de la morphologie de la langue, l’inclination de l’Américain à l’abréviation tourne à l’outrance : new devient nu; night devient nite, though devient tho. Dans le bouillonnement du melting pot ce qui reste du May-flower est recuit, se raccornit, se fond.

L’étrangeté de cette évolution forcée, précipitée, n’est pas comme le peuvent croire les fils de l’Oncle Sam, un signe de jeunesse. Elle n’est en vérité qu’un vestige latin. Un New-yorkais qui dit he’s loved, imite par là les ancêtres Plaute et Lucrèce : amatust (amatus est).

L’Américain n’aurait donc à se targuer d’autre mérite inventif, en abrégant les formes verbales à l’extrême, que de créer une psychose du raccourcissement qu’on peut qualifier de brachymanie.<sup>152</sup> D’accord avec les philologues, et sans attacher un caractère morbide à cette disposition d’esprit, il nous faut prendre en considération que par héritage hybride, (Romances with a background of familiar association)<sup>153</sup> l’Anglo-Américain s’achemine “hot doggedly”, obstinément, si l’on veut bien me passer ce jeu de mots<sup>154</sup> risqué, vers sa forme autonome.<sup>155</sup>

En attendant que se réalise ce rassurant pronostic, la névrose déformante et constrictive que subit l’anglais américain constitue, non un écueil, une difficulté d’imitation tout au plus, car le français soucieux de précision et de clarté plus que de laconisme,

---

<sup>152</sup> Du grec brachus; court; ex. brachycéphale brachyures.

<sup>153</sup> Bodmer “Loom of Languages”.

<sup>154</sup> Doggedly : sans en démordre, avec acharnement (italien : accanito) acharné, de cane, *chien*).

<sup>155</sup> Predominantly isolating like Chinese as never before America is now language-conscious, it will become more so if she is to make a constructive contribution to the peace commensurate with her roll in the world.

n'épargne ni les mots ni le temps qu'il les faut dire ou écrire. Ainsi :

Tragoedias agere in nugis  
Much ado for nothing  
Faire beaucoup de bruit pour rien.

Le texte latin du serment d'Annibal (Titelive) compte 67 mots; la traduction anglaise 133 mots, et la traduction française 137 mots.

En latin 53 mots essentiels, 14 grammaticaux  
en anglais 56 mots essentiels, 77 grammaticaux  
en français 59 mots essentiels, 78 grammaticaux.

L'excédent des mots français est nettement marqué. Néanmoins, en présence de la nécessité obsédante de la compression verbale, le français s'y livre avec honneur et même supérieurement, et d'autant mieux que ce synthétisme encore ephèbe n'exige de lui qu'un rappel ancestral.

Le traducteur aguerrri ne se tient point pour battu.

Une affiche illustrée de la ville de Québec en donne succinctement l'historique sous le titre anglais : "Quebec is the gateway of civilization on the American continent". En regard : "Québec est le berceau de la civilisation sur le continent américain".

On lit sur un panneau-réclame exhortant les citoyens à souscrire à un emprunt de guerre : "Help put it over the top"-; l'oeil glisse. Quelques mètres plus loin, une réplique du panneau porte : "Surpassons notre objectif". Le regard s'y arrête. Le mot surpasser l'emporte en dynamisme sur help qui n'est qu'un appel à l'aide, non aux fibres de l'amour-propre et de la générosité. Dans ce concours d'anonymes, la palme est sans conteste au français, avec, dans le dernier exemple, une nuance psychologique qui rappelle le cas des Dactyles (L. I Ch.

III).

Les traducteur rompu à l'acrobatique rétraction anglo-américaine ne trébuche plus, fût-ce par inadvertance, sur des phrases telles que "The landed interest The shipping interest ou : New interest have gone on board of the C. P. R. Co."<sup>156</sup>

Puis se propose à sa virtuosité un produit typique du génie publicitaire de l'américanisme commercial : le *slogan*.

Cri de guerre des montagnards en ancienne langue écossaise, le vieux vocable en traversant l'Atlantique se restaure en une sentence à la gloire pacifique du lucre, mais guerrier tout de même : "the struggle for life", catachrèse évocatrice aussi de la conquête du dollar. La déviation n'a rien d'étrange. Ce cri de ralliement du négoce et des affaires, la fébrile compétition yankee le veut bref et frappant; ainsi que se définit d'ailleurs l'esthétique et l'élégance féminines sur le continent nord américain : a snappy girl in a snappy garment.

Le slogan est en définitive une condensation de la pensée, d'une idée; par quoi il s'apparente au proverbe, à cette différence près que celui-ci est naturel (ou authentique), l'autre artificiel (ou synthétique); le premier a la patine du temps, le slogan celle de Broadway. Ils sont l'un à l'autre comme un véritable Boule est à un Chesterfield ou aux madrures et vermoulores des fabriques de la rue Lepic.

Il requiert autant de soin pourtant, autant d'imagination, d'invention, de génie condensateur qu'en ont déployé à travers les âges tous les esprits qui ont successivement légué à l'humanité les axiomes ou les apophthèmes lapidaires, de plus en plus polis et concis, de la science et de l'art. C'est que Mammon est souverain et Mercure était dieu du commerce, aussi bien que des voleurs, des menteurs et de... l'éloquence (politique sans doute). À part cette coïncidence antique et bizarre il s'en trouve rarement de réussie entre un slogan et sa traduction, il y a peu de bons, de parfaits slogans. Depuis "La voix de son maître" "His Master's voice", il n'en est guère paru. Ne fait pas des slogans qui veut, n'en déplaise à ceux qui croient en faire... Pourquoi?... "Il y a une technique du slogan" a écrit

---

<sup>156</sup> Les propriétaires fonciers. Les armateurs. La compagnie du C. P. R. vient d'élire à son conseil d'administration de nouveaux actionnaires (directeurs).



quelqu'un sans la dévoiler, que je sache.<sup>157</sup>

Et quelle pourrait-elle être sinon une technique en fonction étroite de la culture en général, et de la transposition en particulier, par l'allégorie, le symbole, la métaphore, la comparaison, le contraste etc. par tous les ressorts, ainsi que nous l'avons dit au commencement, de l'imagination, du savoir étendu, le sens aigu des rapports variables infiniment nuancés des choses et des êtres; et l'art de styliser, par essence celui de la caricature, de l'humour, de l'atticisme qui le créerait s'il n'existait pas.

Au vrai il n'en va pas pour le slogan autrement que pour le reste. De lois spécifiques, il n'est point d'autres que celles, fondamentales, de la transposition et de la modulation, de la justesse, de la valeur du mot et de l'image en vue de la "frappe" d'une idée, d'un vers, d'une réclame, de la maxime, et du proverbe son cousin, de même veine et de même structure. Saisi le mot de valeur, trouvé le mot-clef, toute la pensée s'y ajuste, la formule se dessine humoristique, gauloise ou héroïque. Le traducteur jouant des timbres de la transposition et de la modulation rend le ton et les sonorités de l'original.

Our guarantee is a clad-shod assurance of dependability.

Voilà un slogan émanant soudain du secrétariat d'une administration industrielle qui par téléphone en demande la traduction immédiate, comme l'alimentation "express" débite les denrées. Car la conception simpliste du bilinguisme est telle : n'importe qui peut traduire dans sa langue, exactement et impromptu, tout ce qui a jailli ou a été élaboré dans une autre. Aussi bien secrétaires et sténos sont-ils soumis à cette épreuve à chaque instant et le plus inconsciemment du monde par les directeur, les gérants, les administrateurs, les chefs de bureaux.

C'est dans ces conditions que fut expédiée la réplique française!

"Notre garantie est un roc de sécurité"; ou selon la fluctuation de tempérament ou de politique :

"Notre garantie est un Gibraltar!"

Dans cet exercice, l'esprit se pique au jeu des affinités, de l'identité et de la

---

<sup>157</sup> M. Bois : "On devrait bien savoir qu'il existe des lois du slogan et qu'une simple traduction ne saurait suffire à métamorphoser un américain populaire en un canadien bien connu".

## LA TRANSPOSITION PRINCIPE DE LA TRADUCTION

supériorité de l'une ou de l'autre langue. Tout comme dans la joute rétrospective des proverbes, par confrontation, l'esprit goûte une joie supérieure à entrevoir à travers la traduction, artère sous-jacente des organismes sociaux, l'unité de la pensée humaine, et la réalisation latente des concepts d'unité fraternelle.

### Chapitre III

Il convient de faire ici le point de l'importance de la traduction dans le monde, et de son exploitation moderne : celui de la situation du traducteur en général comparée aux autres professions libérales; puis des conditions particulières du traducteur en Amérique, et du relief caractéristique de son rôle au Canada.

À la faveur de ces considérations, s'accroîtra encore la nécessité des principes fondamentaux de la traduction que nous avons émis.

“Les traductions d'aujourd'hui, faites trop hâtivement en série, pour gagner de l'argent, par des étrangers qui n'ont pas le sens du français ou des Français possédant insuffisamment la langue originale, sont gauches, lourdes, incorrectes, obscures, incohérentes”<sup>158</sup>. Jules Renard a dit avec plus d'humour : “La traduction, ce crime de gens malhonnêtes qui, ne connaissant ni l'une ni l'autre langue, entreprennent avec audace de remplacer l'une par l'autre”<sup>159</sup>. Critique acerbe et ironique boutade justifiées, contrebalancées toutefois par des faits évidents qui dans l'ordre pratique ou culturel prennent une valeur concrète d'institution ou d'industrie.

D'abord celui de l'existence en Europe et en Amérique de plusieurs dizaines de collections ouvertes systématiquement et exclusivement aux traductions<sup>160</sup>.

---

<sup>158</sup> Loison “Étude 20 mai 1934”.

<sup>159</sup> Jules Renard (Journal).

<sup>160</sup> Feux croisés (Plon)  
Cabinet Cosmopolite (Stock)  
Prosateurs étrangers modernes (Rieder)  
Du monde entier (Gallimard)  
Univers (Failard)  
Maîtres Étrangers (éditions du siècle)  
Romans célèbres dans les littératures étrangères (Aubier)  
Collections polonaises (Gallimard)  
Jeunes Russes (Gallimard)  
La bibliothèque historique (Payot)  
Collections bilingues des classiques étrangers  
1) Les Deux Textes (Payot)  
2) Éditions Montaigne

Et pour alimenter ces collections, la subsistance d'une armée de galériens de la plume qui sont souvent des écrivains de marque ou d'illustres professeurs. L'utilité de leur travail à la société est sans conteste, à plus d'un titre. Par le contenu et la valeur intrinsèque d'ouvrages traduits par d'éminents spécialistes dans chaque branche du savoir, se renouvellent ou se précisent les connaissances de chaque peuple sur l'activité et l'évolution mondiales de ses semblables, chacun participant à l'enrichissement moral et intellectuel de l'humanité par le canal de la traduction.

La traduction d'envergure qui a créé ce qu'on appelle l'esprit européen, a aussi révélé l'unité psychologique des deux cent millions de citoyens de l'Amérique<sup>161</sup>. Ce sont les traductions imposantes des romans puissants et touffus de l'étranger qui ont redonné du souffle aux auteurs français en acclimatant les romans-fleuves et leur ont fait comprendre que le roman français devait être approfondi. Un Malègue alors surgit. Cette phase d'évolution littéraire en France subséquente à l'expansion de la matière traduite suscite à l'esprit le chiffre global de la population francophone disséminée de par le monde soit soixante millions d'humains dont la langue maternelle est le français.<sup>162</sup> Or, ce fait ethnique se relie

---

3) Budé (grec, latin) sous le signe de la chouette et de la louve

Tous ces établissements ont des experts pour découvrir les trésors de la pensée dans les contrées lointaines; des traducteurs pour les mettre en valeur et les accommoder; des collections nombreuses pour les abriter et les étaler. Tout parfaitement réglé. (Loison).

<sup>161</sup> Par traduction des auteurs Sinclair Lewis, Lewisohn, Linklater, Faulkner, Dreiser, Dos Passos, etc.

<sup>162</sup> Wallons : Hénaut, Wannus, Brabant,  
Flandres occidentales  
Luxembourg belge

Suisses : Genève, Vaux, Neuchatel, Fribourg  
Valois occidental, Jura bernois  
Vallée alpestre

Italie : Vallée alpestre, Aoste

Prusse : Malmédie en Rhénanie

à un autre dont nous avons déjà esquissé la valeur civilisatrice au chapitre II L. I et que nous exposons ici.

Sur un point de l'Amérique du Nord qu'on nomme le Dominion du Canada, limitrophe des États-Unis, les anglophones et les francophones constituent depuis 1763 une entité ethnique non insolite non plus que disparate, bien au contraire, qui forme une nation à une majorité de plus des deux tiers et dont les idiomes sont, par décret, officiels. Et par leur apport respectif de civilisation européenne, au milieu des éléments hétéroclites postérieurement implantés, ils agissent, selon l'heureuse définition de M. Edouard Montpetit "comme, dans une réaction chimique, font les catalyseurs". De plus ils y créent une constante bilingue par une greffe de leurs racines verbales et de leurs affinités de culture. Ce que M. Montpetit et d'autres après lui ont appelé le problème de la double culture, est la convergence logique de deux glorieux tronçons de la civilisation gréco-romaine, bien que distants sur le continent européen, pour former sur le continent américain une nation anglo-française d'une "valeur d'humanité", contestée que par des arguments de tendance, et détenant toutes les richesses de leur héritage millénaire.

La dissemblance des deux langues, redoutable aux seuls novices, reflète à travers le contraste des deux tempéraments un fonds commun d'acquis et de formation qui sans les fusionner les lie par "l'esprit de communion" selon le mot de Burke.

F. R. Scott, Wilfrid Bovey, Robert C. Wallace (principal de Queen's University de Toronto), s'accordent dans leurs travaux respectifs à reconnaître que le bilinguisme particulier de deux langues de même source est un ferment actif d'unité, en potentiel dans chacune, et réalisé au cours de leur histoire par des réactions typiques de leurs caractères,

---

|                           |            |                   |
|---------------------------|------------|-------------------|
| Amérique Septentrionale : | 4 millions | Canada            |
|                           | 1 ½ "      | États-Unis        |
|                           | 1 "        | 200 000 Louisiane |
|                           | 2 "        | 350 000 Créoles   |

|                  |            |
|------------------|------------|
| Haiti :          | (          |
| Saint-Domingue   | ( Antilles |
| Saint-Barthélémy | (          |
| Sainte-Lucie     | (          |

jusqu'au degré suprême de l'organisation spontanée, ainsi que l'expose clairement M. Madariaga.<sup>163</sup>

Sur cet accord fondamental un auteur<sup>164</sup> pose en tonique que “une culture ne se développe qu'à condition d'être toujours fécondée par une autre”.

M. Montpetit renforce cette note essentielle du point de vue canadien français : “Le bilinguisme nous épargne bien des embûches et contribue à sauvegarder notre langue de l'anglicisme”. Et après lui, un journaliste<sup>165</sup>, s'inspirant du maître, peut-être, remontant à la cause déterminante de cette conséquence logique du bilinguisme au Canada : “Phénomène curieux, déclare-t-il, la traduction au Canada, est une véritable industrie qui se fonde sur le nationalisme canadien français.”

Comme tout art, celui qui nous occupe est péremptoirement destiné à concilier toutes tendances vers la réalisation du rêve fraternel auquel “il faut toujours penser, tout en en parlant peu” d'après une formule de Maurice Barrès<sup>166</sup>.

Par la traduction se retrace en notre milieu anglo-américain la voie qui impérieusement nous y a conduits. Deux courants distincts qu'un semblable destin entraîna du 45° parallèle européen droit au point américain de la même longitude pour y perpétuer sans doute le patrimoine commun des millénaires acquisitions qui les ont formées, etc, et, comme des alluvions épars forment un continent, y fonder conjointement l'unité que réalisent isolément le splendide égoïsme britannique et le logique individualisme humanitaire français. Disparates d'aspect, mais identiques de fond ces deux sédiments anciens transfusés dans le nouveau monde dont la sève neuve et riche les féconde, y créent un climat moral et physique, une géographie humaine aux traits marqués d'une civilisation toujours plus haute et

---

<sup>163</sup> Madariaga (Anglais, Français, Espagnols).

<sup>164</sup> M. Leclerc : Soirées de Saverne – Bas Rhin Allemagne cité par M. E. Montpetit (Souvenirs).

<sup>165</sup> Pierre Vigeant (Conférence, 22 avril 1942).

<sup>166</sup> “Pensons-y toujours mais n'en parlons jamais” allusion à la revanche pour l'Alsace-Lorraine 1870 Maurice Barrès.

universelle. Les ressacs de l'histoire y ont laissé leurs glorieuses empreintes. Les fils d'Albion y fusionnent avec ceux des Gaules. Leurs langues dissemblables mais d'alliance romaine ont, toutes deux, de l'art étrusque les attiques chatoiements, l'une par la ciselure de son verbe, l'autre par l'argile souple et polychrome de sa diction.

In spite of all obstacles any one who has been brought up to speak Anglo-American language enjoys a favoured position. It is a hybrid. It has a basic stratum of words derived from the same stock as German, Dutch and Scandinavian languages. It has assimilated thousands of Latin origin. It has also incorporated an impressive battery of Greek roots. The American of the Britain has therefore a key to ten living European Languages. (Frederic Bodmer: "The loom of languages".)

En dépit, donc, de certaines opinions fort respectables d'ailleurs, qui y font obstacle pour des raisons restreintes somme toute à une question de juste réciprocité et en définitive solvable par la seule force du sens commun, le bilinguisme au Canada est un fait ancien de mœurs et de teneurs ethnique irréfragable autant que la coexistence des deux éléments anglais sur ce territoire. Géographiquement et historiquement liés, comme on l'a dit, par le principe nécessaire d'une commune fin sociale, les esprits pondérés de part et d'autre s'y tiennent pour solidaires. Nul de leur élite, non plus que de la masse, épris des concepts de démocratie rationnelle, n'y contredit et chacun y adhère d'instinct.

Que quelques vestiges de myope chauvinisme voire d'aveugle fanatisme flottent de ci de là comme nuages ou vent, soit! On ne saurait nier toutefois, sans insulter à la vérité, aussi bien qu'à l'honneur et à la conscience de la classe dirigeante du pays, de notre haut clergé tout d'abord, que le bilinguisme franco-anglais, facteur évident d'entente et de prospérité, est l'objet d'un réel souci et d'une organisation diligente de plus en plus marquée dans les deux groupements culturels du pays. La traduction y est à l'honneur. On ne peut méconnaître les efforts manifestes dans les deux groupes pour l'enseignement pratique de la langue seconde. Le corps enseignant anglais compte parmi ses membres des licenciés et des docteurs ès lettres des universités de France. Les divergences de vues quant à tel ou tel détail de pédagogie n'entament ni ne déconsidèrent la valeur morale et patriotique des programmes établis. Seuls des propos tendancieux peuvent s'élever là-contre, en dérogation

LA TRANSPOSITION PRINCIPE DE LA TRADUCTION

des nobles et libérales traditions de l'esprit français et du caractère anglais.



## CONCLUSION

On voudra, je l'espère, juger pertinent que, par cette liminaire parabase j'étais la notion capitale de la traduction au Canada en invoquant, pour la justifier, les motifs d'ordre sémantique qui établissent scientifiquement le primat de maturité et de synergie évolutive de la langue française et de la langue anglaise sur toutes les autres dans l'activité et les relations mondiales.

Ce fait dont nous avons évoqué et commenté la loi au Livre I Ch. II, et qui est aussi bien le propre du français du Canada s'applique en rehaut de la tâche du traducteur canadien qu'elle élève au plan universel.

Nous avons, dans cette soutenance, placé la traduction en général et le traducteur canadien sur le palier supérieur. Nous nous sommes inspiré d'une pensée de Rivarol<sup>167</sup> : "Le juste milieu ne se trouve pas à mi-chemin des extrêmes, mais au delà". Cette maxime, large et fécondante de l'auteur de "l'Universalité de la langue française" éclaire, croyons-nous, la fonction du traducteur, qui est d'art, l'art de la transposition (ponere, trans : au delà) et lui donnant la suprême, la hausse au diapason d'une autre sentence, augurale pour le canadien dans le champ politique : "Le Canada puissance internationale"<sup>168</sup>.

L'oracle qui institue le Dominion pivot d'un panaméricanisme débordant sur les autres continents révèle à la fois le mode d'expansion et de pénétration qu'il implique de toute nécessité : le polyglottisme. Il évoque à l'esprit l'axiome "Point de société sans la connaissance des langues" v. page 65. Il rehausse l'action du bilinguisme qui les résume et les condense; et il marque du signe de la prédestination celle du traducteur canadien.

Conscient d'avoir apporté ici les preuves de la priorité de ces facteurs efficients de culture et de civilisation, et d'en avoir démontré le jeu universel nous nous trouvons en état d'affirmer leur nécessaire adjuvat du rôle international dont est investi désormais le canadien, et plus spécifiquement le canadien traducteur, particulièrement justifiable d'en concevoir une enthousiaste fierté. L'enthousiasme, ferment de foi et d'énergie créatrice, lié au talent (le

---

<sup>167</sup> 1717.

<sup>168</sup> André Seigfried.

talent “un art mêlé d’enthousiasme”, (Sainte-Beuve), tous deux, vertus typiques de la nation, sont garants des réalisations qu’on en attend, dans l’ordre général et dans celui, en particulier, que nous avons humblement analysé dans cet ouvrage.

Convaincu de l’étroit rapport de ces deux propositions du point de vue ethnique et spirituel de la mission singulière du traducteur canadien, nous les lui offrons, en conclusion pratique des directives et des préceptes exposés, à son intention, dans l’ensemble de ce travail. Qu’elles lui soient un programme d’action et un mot d’ordre à la fois, pour l’assouplissement le plus parfait et le plus heureux de sa fonction sociale qui est celle d’un intellectuel agissant, bien plus, d’un artisan précieux, et cheville ouvrière essentielle de la civilisation chrétienne sur le continent américain.

## INDEX

### LIVRE I

#### Chapitre I

Définition – Historique.

Constance de la traduction en raison de l'évolution du langage inhibitive d'une langue universelle. – La traduction : agent actif des relations mondiales.

#### Chapitre II

Prépondérance numérique du français et de l'anglais parmi les langues néo-européennes. Le bilinguisme anglo-français, facteur éducatif et social; son importance au Canada; son rôle dans l'activité internationale.

#### Chapitre III

Caractère empirique de l'art de traduire, de l'antiquité à nos jours; ses conséquences : déformations, trahisons. – Ébauche d'un code de traduction

### LIVRE II

#### Chapitre I

Recherche d'une technique à travers la production littéraire depuis le moyen âge. L'imitation, le plagiat libres : sources d'acquisitions et d'affinement; genèse de la transposition autonome.

#### Chapitre II

Évolution de l'art de transposer, du XVIII<sup>e</sup> siècle au romantisme. Importance des traductions de Charles Beaudelaire.

LIVRE III

Chapitre I

La transposition.

La traduction au XX<sup>e</sup> siècle atteint un sommet. Par la transposition elle s'adapte au rythme de l'évolution littéraire. Le proverbe, critère universel de transposition. L'exploitation systématique de la traduction en France et en Amérique.

Chapitre II

La transposition et la modulation; leur pouvoir illimité, du domaine technique ou commercial à la poésie. – Les artifices proscrits en traduction. La différence entre l'anglicisme en France et au Canada. Le caractère international des idiomes scientifiques, techniques et sportifs.

LIVRE IV

Chapitre I

L'impossible en traduction : l'immoralité. – Le néologisme. La transposition libre.

Chapitre II

L'argot. Le langage familier reflet de la psychologie nationale : écueil des auteurs de manuels de conversation. La langue médicale. Le recours aux praticiens et aux spécialistes.

LIVRE V

Chapitre I

Définitions. Méthode.

Chapitre II

Le slogan, pastiche du proverbe; sa technique... – La brièveté anglo-américaine. Le traducteur, au rang de l'écrivain.

### Chapitre III

L'esprit européen et le caractère américain en rapport avec la traduction. La double culture au Canada en fonction de la traduction et du rôle du traducteur canadien au "Canada, puissance internationale". – Conclusion.

---

Source : *La transposition principe de la traduction, son rôle essentiel dans l'interprétation de la pensée, sa valeur de base technique*, thèse inédite présentée à l'Université de Montréal, Faculté des Lettres par Georges Panneton, octobre 1945.